6408 f.

F. XVII. C. 21

(1)

Cabanne et Villar. I. Mémoire sur une Fièvre putride soporeuse qui a régné à l'Hôpital militaire de Grenoble depuis le 10 ventose jusqu'au 10 germinal suivant. - II. Observations ajoutées au Mémoire imprimé à Grenoble, au commencement de germinal an V, concernant la Fièvre putride soporeuse.

Grenoble, Giroud, 1797. 2 Mémoires in-8 de de 32 et 34 pp. Ensemble sous couverture papier ancien.

Sur une maladie nouvelle et mystérieuse qui décima les prisonniers autrichiens rassemblés à Grenoble. Ces Mémoires sont rares, peut-être parce que le futur Napoléon y est nommé «Buonaparte».

6329

MÉMOIRE

SUR

UNE FIEVRE PUTRIDE SOPOREUSE,

QUI a régné à l'Hôpital Militaire de Grenoble, depuis le 10 Ventôse, jusqu'au 10 Germinal suivant.

RÉDIGÉ par les Officiers de santé de l'Hôpital.

Ante ver cœperunt Febres ardentes usque ad æquinoctium : pauci verò quidam moriebantur. . . . . Quibus quidem benè ac largè sanguis per nares erupit, maximè per hoc servabantur : & nullum novi qui in hac constitutione mortuus esset, si rectè ipsi sanguis profluxisset. Hippocrat. de morb. popularib. Ed. Hall. 1, 119. Cornar. 313.

A GRENOBLE,

De l'Imprimerie de Vᵉ GIROUD & FILS, place aux Herbes.

L'an 5.ᵉ de la République Française, (1797).

AUX INSPECTEURS GÉNÉRAUX
du ſervice de ſanté des Hôpitaux militaires.

CITOYENS,

Le concours du printemps & de l'arrivée des priſonniers à Grenoble, nous a amené des Fievres aiguës & putrides, qui, par leur nombre, & la ſenſation qu'elles ont produite, ont exigé un détail public, pour raſſurer les Adminiſtrateurs, qui ſe ſont prêtés à ſeconder nos travaux.

Nous devons vous rendre compte de nos ſuccès & de nos malheurs. Vos lumieres & votre expérience ſauront encourager les uns, & faire ſervir les autres au profit de l'humanité.

Agréez, CITOYENS, l'hommage légitime que vous préſentent des hommes libres; il eſt l'expreſſion fidelle de leurs ſentiments, & le récit non moins exact des faits qu'ils ont obſervés.

Salut & fraternité.

CABANNE, Chirurgien en chef.
VILLAR, Médecin.

WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

MÉMOIRE

SUR

LES FIEVRES PUTRIDES

Qui ont régné à l'hôpital militaire de Grenoble, pendant le mois de ventôse de l'an 5.

Le 10 ventôse an 5, il entra à l'hôpital militaire de Grenoble 152 malades prisonniers Autrichiens, faisant partie d'un premier convoi de 900, & des 6000 pris par le général Buonaparte un mois & demi auparavant. Une partie de ces prisonniers étoit restée en route : il en arriva successivement, soit de ce détachement, soit d'autres qui le suivoient, jusques à la fin du mois. Au point que l'hôpital, qui n'est réglé que pour 400 lits, eut jusqu'à 857 malades le 24 du même mois.

Ces prisonniers portoient leur linge & habits depuis plus de deux mois. Ils avoient beaucoup souffert en route, soit pour passer les Alpes, en hiver & à travers les neiges, soit par les mauvais gîtes, les mauvaises étapes, relativement au nombre considérable des détachements, qui se suivoient de trop près.

Il en mourut 200 pendant les vingt derniers jours de ventôse, sur 1200 malades vus à l'hôpital ou à la citadelle. Mortalité trop considérable sans doute, mais qui se conçoit d'après l'exposé déjà fait, puisqu'elle ne se porte qu'à un sixieme ; tandis qu'il meurt un cinquieme

des malades dans les grands hôpitaux de Lyon, de Paris, &c. Mais diverſes circonſtances la rendirent frappante pour les citoyens de Grenoble, ſur-tout la perte de deux jeunes freres pharmaciens.

Les volontaires de la 58.e demi-brigade qui avoient conduit les priſonniers, nous donnerent, peu de jours après leur arrivée, environ 150 malades. C'eſt de la maladie de ces ſoldats Français, plus uniforme, plus réguliere, comme ayant reçu des ſecours plus efficaces, & comme intéreſſant infiniment plus l'art de guérir & les citoyens, dont il ſera plus particuliérement queſtion dans ce mémoire. Elle a paru communiquée, en grande partie, par le contact des hardes & habillements des priſonniers Autrichiens : elle a préſenté les caracteres d'une fievre putride ſoporeuſe : la ſaignée cependant a pu être pratiquée, & l'a été avec ſuccès : ce qui mérite d'être connu de nos chefs, de nos collegues, du public même.

La ville, les adminiſtrateurs, & quelques officiers de ſanté, à la nouvelle de la mort de pluſieurs priſonniers Autrichiens, ayant été frappés d'une terreur panique, qui troubla momentanément la tranquillité publique & le ſervice de l'hôpital, il faut d'abord la combattre. Lorſque nous aurons fait tomber le fantôme de la peur, nous marcherons d'un pas plus aſſuré, nous y verrons mieux. Les citoyens, épouvantés du nom de l'hôpital, de la foſſe aux morts, & du voiſinage des officiers de ſanté, leur rendront leur confiance, ils oſeront les aborder. Quant aux officiers de ſanté qui ont pu partager ces allarmes, nous les plaignons ſous deux rapports : s'ils avoient conſulté l'expérience & leur propre intérêt, ils auroient ſu que la peur eſt une maladie morale qui dégrade l'officier de ſanté, & l'expoſé à tomber malade.

L'empreſſement des habitants de Grenoble à ſecourir les priſonniers Autrichiens lors de leur arrivée, eſt dû à cet enthouſiaſme généreux qui caractériſe la nation, & ſur-

tout le Grenoblois. Mais cet enthouſiaſme, qui n'a dû ſurprendre que ceux qui ne connoîtroient pas l'eſprit des citoyens de Grenoble, étoit irréfléchi & ne pouvoit durer. Auſſi nous avons vu nos concitoyens prodiguer, on pourroit dire proſtituer leurs ſoins bienfaiſants, porter des ſoupes, du vin aux priſonniers de la citadelle pendant la deuxieme décade de ventôſe, s'armer de défiances envers nous & envers les magiſtrats vers la fin du mois. Après s'être enthouſiaſmé pour le ſoulagement de ces victimes de la guerre, le peuple s'eſt laiſſé perſuader que nous avions négligé les précautions convenables pour les inhumations. Après avoir vu des priſonniers mourir d'indigeſtion à la citadelle; d'autres tomber malades, arriver à l'hôpital portant des quartiers de pain de ménage de 3 à 4 livres; d'autres, des ſacs remplis de morceaux peſant 15 à 18 livres; quinze jours après, parce qu'un excès de fatigue aura fait tomber malades des infirmiers & des officiers de ſanté, nous voyons évanouir toute confiance envers les officiers de ſanté.

Citoyens collegues, ſupportons ce revers, ne nous plaignons ni de nos peines, ni des dangers qui nous menacent: le ſervice des hôpitaux, quoique pénible & déſagréable, eſt pour nous le poſte d'honneur. Nous ſommes Français: ſouvenons-nous que jamais le courage n'abandonna ce beau nom: que le héros de l'Italie trouve en nous des hommes dignes de la nation, qui ſachent, à ſon exemple, allier le courage à l'humanité. Ceux qui nous taxent légérement de négligence, ne ſavent pas combien de fois nous nous ſommes courbés, fatigués chaque jour auprès des malades jetés à terre ſur des paillaſſes, en attendant de les iſoler, de les placer ſur des lits ou ſur des treteaux. Mais ils ignorent auſſi cette douce ſatisfaction, qui eſt le partage & la récompenſe des ames élevées, celle de ſoulager nos ſemblables, de leur rendre la ſanté, quelquefois la vie.

Tel eſt le ſort du peuple, il ne ſauroit être juſte, ni raiſonner en maſſe, parce qu'il ne peut avoir de retour ſur lui-même, ni avoir de reſponſabilité. Auſſi l'enſemble des citoyens ſemble ſe précipiter comme un torrent & ſe dévouer par ſa chûte à des préjugés. Que le mot de peuple n'offuſque perſonne : un ci-devant avocat diſoit publiquement, il y a peu de jours « la médecine n'exiſte pas ». Cet homme de loi ne s'étoit pas encore donné la peine de réfléchir ſur le plus utile des arts. Quel exemple ! ou plutôt quel motif de dériſion pour un homme inſtruit ! quel ſujet plus propre à juſtifier le peuple, & à nous dédommager des cenſures injuſtes, de la part des citoyens moins éclairés.

Depuis le 10 juſqu'au 20 ventôſe, les convois des priſonniers Autrichiens ſe ſont ſuccédés tous les deux jours ; au point qu'au lieu de 297 malades que nous avions à cette premiere époque, en moins de quinze jours, nous en eûmes 857 le 24 ſuivant. Qu'on juge de la gravité des maladies & de notre embarras parmi un ſi grand nombre. Qu'on juge de la confuſion dans un hôpital qui n'étoit organiſé que pour 400. La pénurie inévitable de fournitures, de ſubſiſtances, d'officiers de ſanté, & ſur-tout d'infirmiers ; un ſurcroît plus que doublé de travail dans toutes les parties, firent ſuccomber les infirmiers & les officiers de ſanté.

Il y a dans les hôpitaux un infirmier pour douze malades, un chirurgien pour vingt-cinq, un pharmacien pour cinquante, & un médecin ou chirurgien en chef pour deux cents. Telles ſont des proportions que des réglements fondés ſur un ſiecle d'expériences, nous ont fixées.

A des maladies accidentelles dues à ces embarras, à ces travaux forcés, s'eſt réunie l'infection communiquée par les hardes ou haillons des priſonniers. Ces hommes avoient voyagé par 600 & par 1000, ſe ſuivant à un jour d'intervalle : ils portoient & couchoient avec le

même linge depuis plus de deux mois : leurs haillons se détachoient par lambeaux. Ils avoient couché en route dans des hangards, dans des remises, entassés, parce que le trop grand nombre & la mal-propreté faisoient par-tout reculer l'humanité reconnue insuffisante. Les étapiers, les municipalités de canton, ont-ils fait leurs devoirs, ou seulement leur possible ? C'est au moins douteux, à en juger par l'état de ces prisonniers. Aussi ils arrivoient exténués, jaunes, basanés, succombant de fatigue sous une sueur grasse & fétide. Nous ne cherchons ici à inculper personne, mais à nous disculper nous-mêmes des soupçons qu'on pourroit ajouter à ceux déjà élevés. Il est mort des prisonniers en route, à Vizile, à Briés, à la citadelle, dans les rues de Grenoble, dans la cour de l'hôpital & sur les escaliers, avant de pouvoir être placés : ce n'étoit sûrement pas notre faute. Lorsqu'on saura combien ont été graves & dangereuses leurs maladies, on se persuadera sans peine que tous ces maux étoient sinon nécessaires, au moins inévitables en pareilles circonstances.

Après la nouvelle qu'il étoit mort plus de 100 Autrichiens, deux officiers de santé, & que d'autres étoient malades à l'hôpital, on sema des alarmes, on grossit le nombre des morts & le danger de la contagion dans toute la ville. On ne vit pas les causes de cette mortalité que nous étions occupés à connoître pour y porter remede : nous en apperçumes d'abord trois causes manifestes :

1.° La fatigue, l'épuisement & la mal-propreté des Autrichiens ;

2.° La fatigue & l'abus du vin en route des volontaires, soit pour se soutenir, soit parce qu'ils en avoient les moyens ;

3.° L'excès de travail de nos infirmiers & des officiers de santé ; & l'infection, qui ne pouvoit alors qu'être soupçonnée.

Les cinq individus qui, le lendemain & le ſurlendemain de l'arrivée des Autrichiens, avoient recueilli & tranſporté leurs hardes & habits, étant tous tombés malades huit ou dix jours après, nous eûmes la preuve du danger de la contagion.

Durant l'automne derniere, nous avions reçu à l'hôpital plus de 300 priſonniers: la vermine, la gale, une fievre cardialgique & bilieuſe par épuiſement, ſans contagion quelconque, étoient les ſeules maladies qu'ils avoient manifeſtées.

Par quelle fatalité a-t-on répandu dans la ville, que la foſſe étoit mal dirigée & mal couverte? On ne peut s'occuper ici des cauſes qui ont pu donner lieu ou accréditer des erreurs populaires ſi peu fondées; il ſuffit de les combattre par des faits. Le temps étoit ſec & frais, preſqu'à la glace pendant la nuit. La foſſe avoit dix pieds de profondeur, on avoit mis de la chaux vive & trois pieds de terre ſur les derniers cadavres: elle eſt à cent toiſes de diſtance au nord, derriere le magaſin à poudre, qui la ſépare de l'hôpital, ſituée ſur le rempart, iſolée dans un jardin ouvert au nord & au midi. Nos ſalles bien aérées, bien propres. Nulle odeur, ni infection près de la foſſe: comment auroit-elle pu donner la moindre infection? Le danger n'étoit pas au cimetiere; il exiſtoit dans un excès de travail, dans l'affluence & l'encombrement des malades, & enfin dans les haillons des priſonniers, comme nous avons dit.

Dans des moments où le peuple croit ſon ſalut en péril, il s'agite, il eſt toujours prêt à s'émouvoir: un conſeil ſage peut le raſſurer, le calmer; mais une tête exaltée, un eſprit faux ou mal intentionné peut l'égarer. Son inquiétude eſt parvenue aux adminiſtrateurs municipaux, qui, pour mieux le raſſurer, ſe ſont tranſportés à l'hôpital, & nous au milieu d'eux pour les édifier. L'économe, déjà baloté dans l'opinion publique, incarcéré pen-

dant la terreur, devoit être encore cette fois le ſujet ou le prétexte de nouvelles alarmes. Un officier de police, on ne ſait d'après quelle impulſion, eſt venu de ſon chef donner des ordres, faire répandre de l'eau à pleins arroſoirs ſur la foſſe aux inhumations, comblée trois jours auparavant. Cette meſure n'a été que ridicule & puérile : mais elle eût été dangereuſe, ſi l'eau avoit pu être verſée en quantité ſuffiſante pour éteindre la chaux que nous avions fait répandre ſur les cadavres pour les conſumer. Mais elle a été dangereuſe, en ce que Cotterouſſe, en y déférant, a oublié qu'il devoit nous conſulter : elle l'a été ſous un autre rapport auſſi important que la bonne harmonie dans un grand établiſſement ; c'eſt qu'en abuſant ainſi de la confiance des magiſtrats, cet officier de police, érigé en ordonnateur, a diſtrait nos infirmiers, nos ſervants, des ſoins qu'ils devoient aux malades & de leurs devoirs, & a concouru peut-être à leur occaſionner des maladies par cet excès de travail. Nous étions tous excédés de peine & de ſouci ; & ſi ces embarras ſe fuſſent prolongés, ils nous euſſent tous écraſés.

Cette digreſſion, étrangere à nos devoirs d'officiers de ſanté, devoit trouver ici ſa place ; elle étoit néceſſaire pour exprimer nos ſentiments, notre reſpect aux lois, & à leurs organes nos magiſtrats, autant que pour manifeſter notre indignation contre tout abus qui révolteroit la juſtice & les lumieres de la ſaine phyſique. Ces hommes, au moins imprudents, peut-être coupables, qui ont colporté la terreur & abuſé de la confiance, apprendront à connoître leurs devoirs, ou à ſe maſquer plus adroitement une autre fois : ils ne nous rendront pas la tranquillité qu'ils nous ont ravie momentanément ; mais le public les mépriſera, & nous rendra juſtice. Il pourroit nous dire peut-être : que faiſiez-vous, officiers de ſanté, au lieu de vous préparer, de vous attirer l'opinion publique ? Nous ne ſommes point faits pour mendier la confiance ;

nous tâchons de la mériter & de la conſerver : nous ne ſommes pas de vils charlatans pour chercher à éblouir ; mais nous avons mieux fait, nous avons agi.

Après avoir parlé au public & aux magiſtrats la langue de la ſaine phyſique & celle des hommes libres, nous allons parler le langage de l'art aux médecins & aux chirurgiens. C'eſt d'eux que nous invoquerons les lumieres pour être les interprêtes de nos ſentiments, & les juges naturels & compétants de notre conduite. C'eſt par eux que nous voulons être accueillis ou blâmés, ſi nous le méritons. Afin de leur épargner la crainte de nous voir errer avec l'érudition ſyſtématique des écoles & des faſtes de la médecine, nous allons nous borner au récit fidele de ce que nous avons fait, de ce que nous avons vu. Si nous devons citer les auteurs qui ont écrit l'hiſtoire ou le traitement des maladies analogues à celles que nous avons eues à traiter, ce ne ſera qu'après en avoir fait le tableau d'après les notes & les relevés de nos cahiers.

Dans les hôpitaux, pour que les formules & les preſcriptions ſoient exécutées, elles doivent être ſimplifiées autant qu'il eſt poſſible. Le militaire offre un autre avantage : le ſoldat n'eſt reçu que depuis 18 juſqu'à 50 ans, pour le plus grand nombre. Nous avons au-deſſous quelques tambours, quelques enfants de troupes ; & au-deſſus, quelques bons vétérans ou invalides, qui ont bravé par leurs forces phyſiques & par leur courage, les fatigues de la guerre & les ennemis de la patrie ; ce ſont, en un mot, pour la plupart, des hommes robuſtes. Que nos lecteurs ne ſe ſcandaliſent donc pas du peu de remedes. La médecine d'Hippocrate auſſi étoit ſimple : elle fait notre admiration depuis plus de vingt ſiecles.

Histoire de la Maladie.

Les volontaires de la 58.e demi-brigade étoient venus de la Vendée, où ils avoient eſſuyé de grandes fatigues. Peu

de temps après leur arrivée en Italie, après plusieurs batailles, ils furent chargés de la conduite des prisonniers : aussi, la fatigue multipliée & réitérée par ces trois causes, fit que ces militaires nous donnerent successivement, depuis le 15 jusqu'au 30 ventôse, plus de 150 malades. Il paroît que ce n'est pas le jour ni le lendemain de leur arrivée, mais deux ou trois jours après être arrivés & s'être reposés. S'ils eussent continué une marche moins pénible, il est probable qu'ils auroient eu moins de malades.

On ne peut disconvenir que ces soldats Français, depuis un mois de marche, & depuis les environs de Mantoue jusqu'à Grenoble, n'aient été exposés de plusieurs manieres. D'abord, ils conduisoient des détachements de 600 & de 900 prisonniers : ils étoient sans cesse auprès d'eux, partageoient leurs mauvais gîtes; exposés au contact & à l'exalaison de leur transpiration mal-propre & infecte : obligés de veiller, les garder, ils n'avoient d'autres avantages qu'un peu plus de propreté & de vin ou eau-de-vie, ayant tous reçu leur prêt arriéré avant de partir ; aussi ils avoient le teint rouge & très-allumé : souvent, & presque toujours, les nausées, le vomissement, devançoient la fievre.

Ils entroient presque tous du 5 au 6 de leurs premiers apperçus de maladie ; rarement le 4. S'ils entroient plus tard, la maladie alors n'étoit pas si aiguë, ni tout-à-fait la même.

Ils avoient éprouvé des lassitudes douloureuses dans tous les membres, & un violent mal de tête. La figure rubiconde, la peau seche & brûlante ; le pouls dur & plein, à en juger par le voisinage de l'artere, car il étoit peu élevé. A peine un sur dix avoit éprouvé un ou deux petits frissons irréguliers ; mais tous avoient vomi ou eu des nausées. Plusieurs ont eu des hémorragies par le nez le soir ou le lendemain de leur arrivée. Lorsque ces hémorragies ont paru avant le septieme jour, & qu'elles ont été modérées, elles ont soulagé le malade sans suspendre la marche de sa

maladie. Mais lorſqu'elles ont été exceſſives, au-delà d'une livre & demie ou deux livres de ſang, elles ont abattu la fievre & le malade, prolongé la maladie en ſuſpendant ſa marche, & lui ont donné une allure chronique.

Pluſieurs malades, moins robuſtes & moins colorés, ont eu des ſueurs le 3, le 4 ou le 7 : mais ces ſueurs n'ont fait que ſuſpendre la maladie; ſes ſymptômes ordinaires ont reparu après : à peine deux ou trois ſur 150 ſe ſont trouvés guéris après ces ſueurs, & n'ont eu que des fievres éphémeres, prolongées, ou *ſynoques* ſimples. Chez le plus grand nombre, la fievre s'eſt jugée le 14, le 15, le 17 ou le 21.e jour. Sa plus grande intenſité commençoit le 9 ou le 11; quelquefois elle diminuoit le 13, lorſqu'elle étoit plus bénigne. Il y en a eu qui ont rechûté, ou qui, par des imprudences du malade, des complications du tempérament, ſe ſont prolongées juſqu'au 27, même au 30.e jour.

Pluſieurs malades ont rendu des vers par la bouche, même vivants, quelquefois en quantité : ce qui, joint au caractere putride de la maladie, au ſéjour de ces malades en Italie, où les maladies ſont plus vermineuſes, ainſi qu'en Corſe, nous a autoriſés à donner des contre-vers pendant les huit premiers jours, de deux l'un.

La langue ſeche & brune devenoit noire, raccornie & tremblotante; au point qu'après le 8 ou 9.e jour, le malade ne pouvoit l'avancer ſur le bord des levres. Les mains auſſi trembloient ſouvent : ce dernier ſymptôme étoit mauvais; lorſque la petiteſſe & l'irrégularité du pouls s'y joignoient, il étoit mortel. Le premier, c'eſt-à-dire la langue noire, étoit le ſigne ordinaire & pathognomonique de cette fievre : il étoit conſtant; mais il ne devenoit dangereux que lorſque les ſoubreſauts des tendons & un aſſoupiſſement permanent l'accompagnoient.

Dès le 8 ou le 9.e jour, le teint du malade devenoit ſouvent livide & plombé; des pétéchies vermeilles & iné-

gales, que nous appellerions plus volontiers le pourpre benin, couvroient le haut de la poitrine, plus rarement le cou & les bras. Il n'y avoit pas un moment à perdre, il ne falloit plus saigner ni purger alors, mais appliquer un véficatoire à chaque molet des jambes. A cette époque, la tête se prenoit ainsi que la langue; les idées devenoient obscures, le malade indifférent; les yeux larmoyants ou collés, étoient de mauvaise augure.

Vers le 11, lorsque la maladie étoit bénigne ou bien traitée, les yeux prenoient leur jeu & leur éclat, & déjà le malade commençoit à sortir de son assoupissement & à se reconnoître. Mais, dans le plus grand nombre, ce n'étoit que le 13 ou le 14.e jour, quelquefois même le 16 ou le 18.e; la langue alors se dépouilloit peu-à-peu, souvent tout-à-coup; elle devenoit jaune, ensuite blanche; quelquefois cette croute aride qui la recouvroit, se détachoit par plaques, tandis qu'elle persistoit encore pendant trois ou quatre jours sur les levres & sur les dents de dessus. Il est arrivé à quelques sujets vigoureux, de crier à la faim, le 13 ou le 14, le jour même où la fievre cessoit, où la langue commençoit à se nettoyer : il falloit accorder une tranche de pain dans le bouillon, la crême de riz, ou quelques pruneaux.

Nous avons eu deux ou trois violents transports qui ont nécessité la saignée de pied : moyen plus doux & moins dangereux que les liens & la contrainte des infirmiers, pour contenir les malades.

Traitement employé.

Les malades entroient du 5 au 6, rarement le 4, à dater de leurs maux de tête, douleurs des membres & dégoût.

1. Boisson copieuse d'une infusion légere de sureau ou de camomille, aiguisée, si c'étoit le matin.

2. Un grain de tartre ſtibié avec deux onces d'oximel ſcillitique édulcoré, s'il y avoit toux : ce qui purgeoit & faiſoit vomir ſans danger, ſans néceſſiter les boiſſons, ni les précautions ordinaires des vomitifs que le grand nombre de malades ne permettoit pas d'adminiſtrer. Le même jour, ſouvent le ſoir, une ſaignée au bras de dix onces.

Quelquefois nous donnions le grain dans la tiſanne commune acidulée, dans l'émulſion, dans l'eau de veau ou le petit-lait, ſelon l'urgence, le tempérament du malade & les indications. Le ſoir, bols contre vers, bains de pieds ou lavement.

3. Un minoratif, lavement le ſoir ou bains de pieds.

4. Expectation ; à moins que l'étonnement, le teint livide ne nous décidaſſent à appliquer les véſicatoires : cette époque correſpondoit ordinairement au 8, 9 ou 10 de la maladie, en commençant dès ſon apparition, ſes premiers ſymptômes apparents, qui permettoient malheureuſement aux malades d'héſiter entre l'eſpérance que ce ne ſeroit rien, & la répugnance qu'ont tous les hommes à ſe declarer malades, à ſe rendre à l'hôpital.

Les jours ſuivants, on ſuivoit les indications au doigt & à l'œil, autant que nos lumieres, notre expérience & le nombre trop peu proportionné des malades aux officiers de ſanté & ſervants, nous permettoient.

Les infuſions de camomille ou de ſerpentaire, acidulées, édulcorées avec le ſirop de kina, ou nitrées, ou rendues calmantes & plus diaphorétiques, nous ſervoient tour-à-tour de toniques & de calmants, pour ſoutenir les forces, modérer la diarrhée, lorſqu'elle preſſoit le malade de ſortir du lit plus de trois ou quatre fois en 24 heures, & pour leur procurer un peu de repos pendant la nuit. Le vin, la thériaque, les bols de camphre nitrés & le diaſcordium, la décoction de kina, ſon infuſion dans le vin, ſervoient tour-à-tour à augmenter l'effet des premiers ; tandis que l'émulſion, le tamarin même & les juleps acidulés ſecondoient les derniers.

Nombre de malades ayant pris des rhumes ou des extinctions de voix, au moment même du déclin de la fievre, il a fallu employer les bechiques doux, la reglisse, le looch blanc, le kermès, quelquefois l'ipeca. Ces épiphénomenes nous ont paru en partie être accidentels & occasionnés par l'air froid des fenêtres; moyen qui nous parut indispensable pour combattre les pétéchies, la disposition putride, & pour préserver nos salles de l'infection. Quelquefois aussi l'extinction de voix avoit lieu après le 14, au moment de la cessation de la fievre; mais alors elle étoit l'effet naturel de l'irritabilité & de la sensibilité, engourdies par le miasme septique, qui avoit suspendu les secrétions bronchiques, ainsi que celles du mucus de la langue & de la bouche.

Crises.

Nous touchons la partie la plus délicate, la plus discordante parmi les observateurs. Mais nous sommes officiers de santé militaires, obligés par conséquent d'agir, plutôt que d'étudier & de raisonner : nous allons donc rendre compte de ce que nous avons observé, avec la franchise & le courage des hommes libres : le public éclairé appréciera, classera les faits & nous jugera.

Crise (mot grec) signifie jugement. Il y en a de bonnes & de mauvaises : mais nous ne regardons comme telles que les changements notables, les efforts de la nature, le 4, le 7, le 11, le 14, le 17 ou le 21.e jour des maladies aiguës.

Nous avons apperçu des sueurs copieuses le 4 & le 7; mais quoique consolantes & suivies de calme, elles ont été incomplettes & insuffisantes, la maladie ayant repris sa marche, n'ayant pas été moins orageuse, & quelquefois mortelle. Leur peu de fréquence, sur 10 à 12 malades parmi 150, annonçoit que ce n'étoit pas là le but de la nature.

Les diarrhées, utiles au commencement, & pendant le plus haut période des ſymptômes, n'ont ſervi qu'à procurer un calme paſſager; & lorſqu'elles ont duré plus de quatre à cinq jours, lorſqu'elles étoient fréquentes, elles rendoient la maladie plus longue & plus dangereuſe.

Les hémorragies par le nez ont produit à-peu-près le même effet: elles ont calmé la violence des ſymptômes, les ont ſuſpendus. Mais trop répétées & trop copieuſes, elles ont occaſionné des langueurs, la ſurdité, des ſyncopes, des éblouiſſements de la vue, des douleurs fixes ſur un côté de la tête; ont prolongé & même dénaturé la maladie, en lui faiſant perdre ſa marche ordinaire.

Vers le 13, le 14, le 16 ou le 18, la fievre ceſſoit; la peau s'humectoit, la langue ſe dépouilloit, le malade touſſoit, crachoit; les urines, toujours rouges, dépoſoient alors un nuage léger, (nous n'avons pas vu de ſédiment marqué); rarement une ou deux ſelles bilieuſes. Ainſi ſe terminoit la maladie. On dira que c'eſt faute de pouvoir ou de ſavoir obſerver les criſes que nous ne les avons pas vues. Comme nul n'eſt tenu de rendre compte de ce qu'il n'a pas en ſon pouvoir, nous nous contentons de croire que cette fievre ſe juge ou ſe termine ordinairement par *lyſe*, c'eſt-à-dire, d'une maniere inſenſible, & non par *criſes*.

Criſes ſiniſtres, ou ſymptômes mortels.

Nous avons dit plus haut que le teint livide & plombé pendant deux ou trois jours entiers; que le délire, ou l'aſſoupiſſement conſtant ſans relâche le jour & la nuit, pendant cinq à ſix jours, étoient très-dangereux & même mortels. Nous devons ajouter qu'une ſueur graſſe, viſqueuſe & expreſſive, le météoriſme à peine obſervé à l'hôpital, mais moins rare ailleurs, les ſelles involontaires pendant pluſieurs jours, enfin le délire après le 20.e jour, n'ont pas été moins funeſtes.

1. Réſumons : Des boiſſons copieuſes & diaphorétiques, le 1.er jour.

2. Emetico-cathartique, ſaignée copieuſe, bols contre vers, & bains de pieds, le 2.e.

3. Tiſanes laxatives acidulées, lavement & calmant léger, le 3.e.

4. Repos, expectation, quelquefois les véſicatoires, le 4.e.

5, 6, 7 & 8. Tenir le ventre libre, combattre les ſymptômes, ſelon leurs indications & le tempérament du malade.

Tiſanes diaphorétiques acidulées, émulſions, boiſſons copieuſes.

Bouillons, deux par jour juſqu'au 5; jus de pruneaux, ou crême de riz; pour faciliter ou modérer les ſelles, lorſqu'il y avoit diarrhée.

La thériaque, le diaſcordium le ſoir; un peu de vin ſur chaque bouillon, ou mêlés enſemble.

Le ſirop de kina, l'infuſion de ſerpentaire, les bols de camphre & de nitre pendant l'état de la maladie, parvenue à ſon période; qui duroit depuis le 8 ou le 9 juſqu'au 14, 16 ou 18, & depuis le 1.er juſqu'au 10 ou 12, à compter depuis le jour de ſon entrée à l'hôpital. Voilà en peu de mots le tableau du traitement.

Il eſt une infinité de détails & de phénomenes amenés par des circonſtances particulieres, qui ne peuvent point entrer dans l'expoſé d'un traitement général : ce ſont des exceptions qui ne peuvent trouver place que dans les obſervations individuelles. C'eſt à chaque praticien à ſaiſir le moment de placer à propos chaque remede; à les ſuſpendre, à les varier, ou à les renforcer & les changer même, lorſque les cas l'exigent : car c'eſt dans l'à-propos, c'eſt dans l'*occaſio præceps* le moment fugitif que brillent la ſagacité & le mérite. Il ne faut pas moins avoir l'œil ſur l'air, la ſalubrité, la température de l'appartement,

que ſur les doſes d'aliments & de boiſſons, ſur les habitudes, les deſirs du malade, qu'il faut ſavoir apprécier & concilier. Il faut avoir l'œil auſſi ſur les infirmiers, les gardes-malades, rarement attentifs, encore plus rarement dociles, & preſque toujours diſpoſés par amour-propre & par habitude à ſe conſtituer juges, & à ſe placer entre le malade & le médecin.

Recherches ſur le nom, le caractere & les cauſes de cette fievre.

Nous avons nommé fievre *putride ſoporeuſe* celle qui nous a procuré environ 150 ſoldats de la 58.e demi-brigade, qui avoient conduit les priſonniers Autrichiens, & qui étoient tous, à quelques légeres variations près, atteints des mêmes ſymptômes. Elle a eu lieu depuis le 12 ventôſe juſqu'au 12 du mois ſuivant. Outre qu'elle commençoit à diminuer à cette époque, nous l'avons obſervée & traitée ſur un grand nombre d'individus : elle a été aſſez uniforme pour mériter l'attention des officiers de ſanté & des adminiſtrateurs, également empreſſés de ſe rendre utiles, ſoit par l'utilité du traitement employé, ſoit en provoquant de nouvelles lumieres & de nouvelles obſervations en rendant celles-ci publiques.

On trouvera la deſcription de cette fievre ſous le nom de fievre *ſynoque putride* dans la plupart des auteurs. Quelques-uns lui ont donné le nom de fievre ardente : mais ce nom donné par Hippocrate à pluſieurs fievres aiguës, doit être réſervé pour les fievres bilieuſes d'été avec redoublement, qui ſont très-communes en Italie, en Provence, en Corſe, à Minorque, en Eſpagne, &c. dont la fievre jaune des Antilles, le mal de Siam, ou la fievre des matelots, n'eſt que le dernier degré le plus exalté, par la chaleur des climats chauds.

Piquer l'a ſpécialement décrite ſous le nom de fauſſe

fievre ardente ; Riviere & Sennert, ſous celui de fievre ſynoque putride, de fievre ardente & de fievre maligne. Sydenham lui donne le nom de fievre d'hiver, ou de fievre dépuratoire de 1685. Grant la nomme ſynoque non putride ; tandis qu'il réſerve celui de ſynoque putride pour la fievre bilieuſe d'été, qui eſt la fievre ardente des pays chauds.

Queſnay la décrit ſous le nom de fievre ſtercorale & de fievre dépuratoire. Selle, dans ſa pyretologie, a voulu, ainſi que Grimaud, d'après Baillou, borner le nom de ſynoque putride à celle qui a ſon ſiége dans les vaiſſeaux, & réſerver le nom de fievres remittentes gaſtriques à celles qui ont leur ſiége dans les premieres voies, ſoit par un amas de bile, ſoit par un miaſme, ſoit par d'autres matieres impures ou corrompues.

Lommius, Cullen, Sauvages, & pluſieurs auteurs claſſiques, l'ont décrite ſous le nom de continente putride, ou de ſynoque putride, ou de fievre maligne *typhus*.

Lorſqu'elle acquiert plus d'intenſité & de danger, ſoit par la contagion, le reſſerrement, le défaut d'air & de propreté du local, ſoit par les affections de l'ame, le chagrin, la foibleſſe, la débilité accidentelle ou conſtitutionnelle du ſujet, elle ſe prolonge, devient nerveuſe, & prend le nom de fievre des armées, des hôpitaux ou des priſons, ſi bien décrite par Pringle, Monro, Huxam, &c.

La fievre mézenterique de Baglivi n'en differe pas non plus eſſentiellement, mais ſeulement par un degré de débilité tenant au climat, à la ſaiſon, ou aux tempéraments individuels, qui aggrave les ſymptômes en prolongeant la durée de la maladie.

N'oublions pas que celle dont il eſt ici queſtion, a paru à Grenoble vers l'équinoxe du printemps, par un temps froid & ſec, au point que la pluie n'a pas mouillé la terre à un pied de profondeur depuis environ un an. N'oublions pas non plus qu'il y a peu de pays où les maladies, ainſi que le climat du printemps & de l'automne, different au-

tant qu'à Grenoble : qu'en automne les fievres intermittentes, ſur-tout les quartes, y réſiſtent à tous les remedes & à tous les régimes, qui ne ſont pas plus dangereux que la maladie ; tandis que le printemps les combat, les travaille, les change & les guérit. Le printemps eſt ici vraiment ſec & méridional ; tandis que l'automne eſt humide, brumeux & boréal. D'après ces obſervations, ceux qui voudront faire entrer la ſynoque inflammatoire du printemps parmi les variétés de cette fievre, pourront juſtifier cette dénomination par les variétés plus bénignes, plus régulieres, qui ſe ſont terminées, quoiqu'en petit nombre, avant le 14.e jour.

Les médecins claſſiques, les écrivains & les profeſſeurs, trouveront que nous riſquons de confondre en voulant trop ſimplifier les eſpeces ; ils croiront que nous n'avons pas ſu aſſez diſtinguer les fievres, & que c'eſt faute d'attention & de diſcernement que nous regardons comme variétés, 1.° la fievre inflammatoire ou ſynoque ſimple de l'hiver & du printemps ; 2.° la fievre ſynoque putride des premieres & des ſecondes voies ; 3.° le typhus, la fievre maligne des camps, des hôpitaux & des priſons ; & 4.° la fievre pétéchiale ou peſtilentielle, ſans parler des fievres vermineuſes, &c. Nous l'avons craint nous-mêmes, & nous nous ſommes fait cette objection. Alors, ouvrant les meilleurs auteurs, tels que Charles-le-Roi, Glaſs, Selle & Stoll, nous avons trouvé la même réduction ; nous avons vérifié de plus, que ceux qui, comme Riviere, Sydenham, Hoffmann & Stoll, ont recueilli des faits & donné ſéparément des obſervations individuelles, ont quelquefois ſéparé dans leurs claſſes & leurs dénominations ſyſtématiques ou générales, des fievres que la pratique les a forcés de rapprocher & même de confondre au lit des malades. Qu'on liſe ce dernier, Stoll, *rat. med.* 3, pag. 104 ; on verra qu'il a traité à Vienne, au mois de mars 1779, une fievre putride inflammatoire, qui avoit

le plus grand rapport par ſes ſymptômes & par ſa durée, avec celle que nous obſervons à Grenoble dans ce moment. Comparez enſuite ce qu'il dit, *Aphoriſm. febr.*, pag. 95, 97, 202, 203, 240, 250, 251 & 258, parlant des fievres putrides, des fievres malignes, des fievres éruptives ou pétéchiales; & Stoll, ainſi que la nature, dont il eſt le fidele interprête, vous convaincront que ces fievres ne ſont que les divers degrés, les diverſes variétés de la même fievre.

Leurs différences, les ſeules eſſentielles, ſont 1.° la ſaiſon; 2.° l'âge du ſujet; 3.° la gravité des ſymptômes; 4.° les vers, la délicateſſe du ſujet, les affections morales, les hémorragies, les diarrhées outrées ou prolongées qui les compliquent, les prolongent ou les dénaturent. Les autres différences ſont le domaine de chaque obſervateur; elles ne ſauroient être tracées ni circonſcrites, ſans embarraſſer l'art d'inutilités, & ſans méchaniſer l'artiſte. C'eſt parce que la médecine n'eſt pas un vil métier ni un art méchanique, qu'elle ne ſauroit avoir des regles sûres, diſoit Hippocrate (1); c'eſt parce qu'elle eſt le partage des hommes diſtingués, qui s'eſtiment trop pour s'avilir, qu'elle ne ſauroit être enſeignée ni tranſmiſe, & qu'elle doit s'acquérir par le tact, le jugement, l'expérience & la réflexion.

Nous avons parlé d'Hippocrate, un des plus grands génies de la Grece, celui qui, de ſon temps, honora les beaux jours de ſon pays avec un très-petit nombre d'autres: celui qui, parmi nous, pourroit être comparé à Newton, à Deſcartes, à Leibnitz, va nous offrir un paſſage dans ſes conſtitutions & ſes maladies populaires, qui eſt tout-à-fait analogue à la fievre que nous venons de traiter. En voici la traduction: « Dans cette conſtitution, avant le prin-» temps, commencerent des fievres ardentes juſqu'à l'é-

(1) *Hippocratis kx. Cornar.*, p. 3, *de locis in homine*, p. 80, 81.

» quinoxe. Tous ceux qui furent malades ce printemps & » l'été ſuivant, guériſſoient; il en mourut très-peu. Ceux » qui eurent des ſaignements de nez conſidérables guériſ- » ſoient ; & je n'en connois aucun de mort parmi ceux qui » perdirent du ſang, même en automne : c'étoient des » fievres ardentes (1), car Silene en perdit peu le 4.e & » le 5.e jour de ſa maladie, & mourut ».

Joignons ici l'hiſtoire de Silene, elle n'eſt pas longue ; elle eſt eſquiſſée avec le ſtyle mâle & énergique de ſon auteur (2). « Silene demeuroit près les enfants d'Evalcide : » après des fatigues, des exercices outrés & des excès de » vin, il prit la fievre ; il eut mal aux reins, la tête peſante » & une tenſion douloureuſe au cou. Le premier jour, » diarrhée bilieuſe & écumeuſe, fort colorée ; les urines » étoient noires, ainſi que leur dépôt : il fut très-altéré, » la langue devint ſeche, paſſa la nuit ſans dormir. 2.e Jour, » fievre aiguë ; déjections plus claires & plus copieuſes, » toujours écumeuſes ; urines noires, nuit laborieuſe ; » tomba en délire. 3.e Jour, redoublement avec tenſion » molle aux hypocondres, juſqu'à l'ombilic ; déjections » liquides noirâtres, point de ſommeil ; il parloit beau- » coup, rioit, chantoit, & ne pouvoit ſe contenir. » 4.e, même état. 5.e, déjections bilieuſes, luiſantes & » graiſſeuſes ; urines claires. Le 6.e jour, il ſua autour » de la tête ; les extrémités devinrent froides & livides ; » les urines & les ſelles ſe ſupprimerent ; fievre toujours » aiguë. 7.e Jour, il perdit la parole ; point d'urines, point » de parole. 8.e Jour, une ſueur froide ſur tout le corps, » avec des boutons rouges puſtuleux, qui ne ſuppurerent » pas. Un ſuppoſitoire lui fit rendre, avec douleur, des » excréments & des urines brûlantes ; un peu de chaleur aux » extrémités, un peu de ſommeil, ſans parole, urines

(1) *De morb. popularib. conſtitutionis* 3 *ed. Hall.* 1, 119.

(2) Des maladies populaires, 2 malades, Hall. 1, p. 128.

» claires. 9.e, même état. 10.e, il ne put prendre aucune » boisson, tomba dans l'assoupissement ; urines copieuses ; » sédiment blanc, semblable à de l'orge moulu ; extré- » mités froides. Le 11.e, il mourut. Il eut toujours une » respiration rare & grande, & des battements aux hypo- » condres. Il étoit âgé d'environ vingt ans ».

Il semble que cette observation est faite pour un des soldats de la 58.e demi-brigade : elle differe seulement en ce que les urines étoient noires & les progrès de la maladie plus rapides, parce que le malade d'Hippocrate étoit plus jeune & habitoit la Grece, pays plus chaud. D'ailleurs, combien de Silenes parmi nos malades par excès de fatigue, ayant un peu abusé du vin !

Nous avons prouvé que la fievre putride, qui déjà s'étoit montrée à Grenoble & ses environs, dès la fin du mois de pluviôse, tenoit du caractere des fievres inflammatoires ou synoques simples & sanguines du printemps, nous avons prouvé par le tableau de sa marche & de ses symptômes, par sa durée au-delà de quatorze jours, par la langue noire & l'assoupissement, qu'elle appartenoit plus particulierement à la synoque putride ; nous l'avons vue très-grave, très-dangereuse, accompagnée de pétéchies, de soubresauts des tendons, d'hémorragies, de prostration des forces, de la disparition du pouls, de syncopes, &c. Point de doute alors qu'elle tenoit aussi aux fievres nerveuses, malignes & contagieuses.

Il nous reste à examiner ce mélange funeste, cette complication de fievres inflammatoires, putrides, vermineuses & malignes dans le même hôpital, durant l'intervalle d'un mois, pendant la constitution froide & seche du printemps. Si nous pouvions prouver que le fond de la maladie tenoit à cette même constitution du printemps ; que la putridité & les vers dépendoient de la fatigue excessive des soldats, de leur régime peu régulier pendant la route, & de leur séjour antérieur dans l'Italie & la Vendée, il nous seroit

facile de conclure que la malignité, la contagion, qui ſont venues la compliquer & l'aggraver, la rendre très-dangereuſe & allarmante, n'étoient dues qu'aux hardes & habillements des priſonniers Autrichiens, infectés par la mal-propreté & l'entaſſement durant plus de deux mois, ſans être changés ni lavés.

Parmi les officiers de ſanté inſtruits, ou qui ont la conſcience de leurs devoirs, il n'en eſt pas un qui ignore l'influence des ſaiſons & de leur température ſur les maladies. Qu'il exiſte ſous les tropiques, à Otahiti, dans les mers auſtrales, une température égale, un printemps perpétuel, où la ſanté, comme la vigueur & la taille, atteignent leur plus haut période, ſans ces contraſtes rétrogrades & périodiques qu'amenent les ſaiſons; il n'eſt pas moins vrai que depuis l'immortel Hippocrate juſques à Sidenham, à Glaſs, à Grant en Angleterre, à Baillou à Paris, à Ramazzini, &c. en Italie, les maladies particulieres à chaque ſaiſon ſont reconnues & bien conſtatées.

Quant à la ſeconde partie, la cauſe de la putridité, elle ſe trouve ſi ſouvent accompagner les fievres catharales d'hiver, les inflammatoires du printemps, les bilieuſes d'été, & même les pituiteuſes ou cachétiques d'automne, que nous aimons mieux préſumer qu'il exiſte en nous une diſpoſition, une tendance plus ou moins prochaine à ſe développer; que tous les hommes, depuis 17 ans juſqu'à 60, même au-delà, portent en eux le germe d'une fievre putride. On nous demandera peut-être ce que nous entendons par ce mot ? Une fievre aiguë de 14 jours au moins, de 28 au plus, qui cauſe l'aſſoupiſſement, noircit la langue, & qui ſe juge par ſeptenaires ou demi-ſeptenaires, par la ſueur, les urines, les ſelles & les crachats, d'une maniere plus ou moins parfaite & plus ou moins ſenſible. D'après cette définition, nous adoptons le mot uſité de fievre putride, ſans en garantir la juſte application. Il eſt impropre, ſi l'on veut, puiſque les praticiens

les plus célebres ont varié dans ſon application : mais nous ſuivons ici l'opinion du plus grand nombre.

On nous dira peut-être que la majorité des médecins ne fait pas ſaigner dans les fievres putrides. C'eſt ſans doute dans les remittentes d'été ou de l'automne ; lorſqu'ils ſont appelés après le 6.e jour ; lorſque l'âge ou le tempérament du malade excluent la ſaignée : car nous croyons, hors de ces exceptions, que la maladie exige la ſaignée, même lorſqu'elle ne paroît pas indiquée. Mais elle l'eſt preſque toujours :

1.° Parce qu'elle eſt aiguë & inflammatoire dès ſon début.

2.° Les hémorragies fréquentes, la ſuſpenſion des ſymptômes & le ſoulagement qu'elles operent, ne l'indiquent pas moins.

3.° L'autorité d'Hippocrate, & celle de Stoll, plus rapprochée de notre climat & de notre ſiecle, ſont d'un grand poids ſans doute. Nous ſeroit-il permis d'ajouter à ces preuves notre propre expérience ?

4.° Dans une ſalle deſtinée aux fiévreux, qui contient 60 lits, au milieu de laquelle en aboutit une plus petite, en forme de manche de marteau, contenant 20 lits, élevées à un 2.e étage, percées de toute part & iſolées, nous avons eu de 100 à 153 malades, pendant les deux dernieres décades de ventôſe. D'abord, 42 fiévreux ou chroniques reſtants, enſuite 100 Autrichiens. A meſure que des Français entrerent, on évacua ſucceſſivement les priſonniers dans un hôpital voiſin & ſéparé ; de maniere que le 28 du mois, il ne reſtoit que 147 Français. Parmi ce nombre ſe ſont trouvées 100 fievres putrides, dont 80 ont été ſaignés du 4 au 6.e jour de leur maladie. Sur le total des malades, il en eſt mort trois, & deux qui n'ont pas été ſaignés. Cinq ont été ſaignés deux fois : un ſeul trois, en comprenant une hémorragie au moment de ſon entrée. Deux ont été ſaignés au pied. La ſaignée a calmé la violence de la fie-

vre, procuré du ſoulagement & ſouvent du repos à tous les malades : elle n'a eu beſoin d'être répétée que lorſque la premiere n'avoit pu donner 8 à 10 onces de ſang.

Un jeune homme de 32 ans, nommé Auger, ne fut pas ſaigné, parce que ſa fievre paroiſſoit bénigne. Les bains de pieds, les contre-vers, ayant été employés, il fut purgé le 3.e jour, & le lendemain mis aux riz & pruneaux le ſoir. Le 5 il perdit l'appétit : la langue étoit blanche, la tête peſante & peu de fievre. Second laxatif le 6.e ; c'étoit le 10 de ſa maladie. Il rendit ſa médecine, mangea une ſoupe aux riz à dîné. A trois heures, il alla aux latrines ; en arrivant, il ſe mit au lit de lui-même, & mourut un quart d'heure après. La tête & le cou furent livides & roſés à l'inſtant : point de doute qu'il ne ſoit mort d'un engorgement au cerveau. Le citoyen Jat, médecin, nous étoit mort un mois auparavant, le 6.e jour d'une fievre catharale, de la même maniere, pendant une forte hémorragie par le nez.

Nos malades s'étant à-peu-près renouvelés dans le mois, il réſulte que ſur environ 300 Français, il n'en eſt mort que 5 ; ce qui eſt certainement heureux, puiſque plus de 250 ont été gravement malades : ce qui réduit les morts à un 50e. Nous ne parlons pas ici des infirmiers ; il nous eſt mort les trois quarts de ceux qui ſont tombés malades. Ce ſont preſque tous des hommes âgés, un peu uſés, qui n'obſervent ni régime, ni propreté, ni précaution ; ſouvent valétudinaires ou mal conſtitués ; qui ne pouvant aiſément vivre ni travailler, entrent dans les hôpitaux à 45 ou 50 ans ; tandis que les ſoldats de la 58.e demi-brigade avoient fait leurs épreuves de ſanté & leurs preuves de courage dans la Vendée, en Italie & en route : ils étoient robuſtes, & avoient peut-être laiſſé en chemin ceux qui n'avoient pu ſupporter le dur exercice qui les avoit fortifiés & endurcis.

Sur 1200 Autrichiens, il nous en eſt mort plus de 200 ; ce qui fait plus d'un 6e : mais ils étoient dans un état de délabrement déſeſpérant & décourageant. Ceux qui reſtent,

porteront loin d'ici le témoignage des ſoins qu'on leur a donnés à Grenoble. Si quelqu'un mérite des éloges & leur reconnoiſſance, ce n'eſt pas nous, qui, par habitude & par devoir, ſommes dévoués à ſervir l'humanité; mais bien les officiers de ſanté en chef de l'armée, les commiſſaires des guerres, l'ordonnateur Paſcalis, les adminiſtrateurs municipaux du département, qui nous ont ſecondés, encouragés, avec autant d'intelligence que de généroſité.

Recherches ſur l'infection & la contagion des fievres.

Nous avons reçu à l'hôpital de Grenoble une cruelle leçon : il ſeroit pénible de l'avouer, ſans l'eſpoir conſolant qu'elle pourra devenir utile. Cinq hommes qui, ſans être infirmiers, ſe livrerent courageuſement au travail pour débarraſſer les ſalles des habits & haillons des priſonniers, les 13 & 14 ventôſe, tomberent tous dangereuſement malades dix jours après, & deux ſont morts après dix ou onze autres jours. Cette opération ſe fit en notre préſence, & ſans précaution, pour ſoulager les infirmiers déjà trop fatigués par 200 nouveaux malades, & uniquement pour les approprier, & nous garantir tous de la vermine dont ces priſonniers étoient couverts. Il avoit paſſé & ſéjourné dans l'hôpital, l'automne derniere, plus de 300 priſonniers de la même nation, venant d'Italie : ils n'avoient communiqué aucune maladie; ils n'ont même que très-rarement la gale; nous en ignorons le motif. Parmi les infirmiers qui ſe ſont aidés à cette opération, & qui ont continué à ſervir les priſonniers & les autres malades, douze ſont tombés malades, & ſept ſont morts. D'après cet expoſé, la maladie de même eſpece, & à la même époque, de ſept officiers de ſanté, dont deux ſont morts, il nous paroît évident que les hardes des priſonniers ont communiqué la fievre putride à pluſieurs perſonnes de l'hôpital.

Mais, comme dans le moment de l'arrivée & de l'encombrement de l'hôpital, les maladies ont souvent été mêlées & confondues ; que des fiévreux arrivants ont été, faute de lits, couchés avec des malades déjà anciens, avec des convalescents, des Français avec des Autrichiens, & ces derniers avec des Français, sans que la maladie se soit communiquée du malade à son voisin, nous devons déclarer que cette maladie n'est point contagieuse.

Contagion vient du mot latin *contagium*, qui signifie, en notre langue, contact, attouchement. Le sens trop étendu que notre nation a ensuite donné à ce mot, est devenu abusif, & même allarmant. La gale est une maladie contagieuse ; car elle se communique par le contact & l'attouchement des habits, du linge & de la personne qui est atteinte de cette maladie. La petite-vérole aussi est contagieuse, mais une fois la vie seulement, & pour les dix-neuf vingtiemes de la société. Jacques Lind, dans son excellent traité des fievres & de la contagion (1), a prouvé que plusieurs fievres sont contagieuses ; mais que les hardes, les linges & la mal-propreté des navires, les communiquent bien plus promptement & plus fréquemment que le voisinage, le contact même des malades. On a prouvé à Chester, en Angleterre, que la petite-vérole inoculée dans une chambre avec précaution, ne se communique pas à des personnes qui n'ont pas eu cette maladie, quoiqu'elles habitent une piece voisine (2). Il est prouvé par l'expérience, en Asie, que la peste, la plus terrible de toutes les fievres malignes & contagieuses, ne se communique point hors de la maison, ayant soin de placer un tonneau plein d'eau à l'entrée, dans lequel on trempe les hardes & autres effets, ainsi que les mains de ceux qui sortent de la maison (3). Le même

(1) Montpellier, in-8.° 1780.

(2) Recherches sur les procédés d'une inoculation générale. Paris, in-8.° 1786.

(3) Voyez Mém. sur la peste, par Pâris, in-8.° 1778, p. 64.

auteur assure, après avoir vécu dans ces pays, où une fatale crédulité paroît entretenir cette maladie, que le pain ne l'a jamais communiquée à personne. Il est prouvé aussi que l'air renferme en lui-même un moyen puissant, l'oxigene sans doute, de détruire, de neutraliser tous les miasmes morbifiques & contagieux, que nous pouvons appeller les semences des maladies. Il suffit donc d'exposer à l'air les habits des fiévreux, même des pestiférés, pour être purifiés & désinfectés par ce moyen. Nous n'entendons parler ici que des levains ou germes qui communiquent la fievre; nous ne pouvons même fixer le temps & la durée nécessaires pour désinfecter les laines, les linges, peaux, fourrures, &c. Il en est qui renferment des insectes, de la vermine ou leurs œufs: la gale, peut-être, est dans ce cas; car on voit aisément un petit ver qui habite chaque pustule, avec une simple loupe, en mettant une goutte de pus sur l'ongle. Il en est, comme les crins, les cheveux, la paille, les laines & les plumes, qui sont creux, spongieux, ou remplis d'une moële poreuse, dans lesquels ces germes destructeurs de l'espece humaine peuvent se nicher & se conserver : il n'en existe que trop de fâcheux exemples.

Le moyen le plus simple pour se garantir de l'infection, c'est la propreté; changer souvent de linge, même d'habits; user de sobriété, de sécurité, de végétaux, plutôt que de nourriture animale, sur-tout d'un peu de vin, de boissons acides, & sur-tout être modéré. Le lait de chaux répandu dans les salles & entre les lits, est le moyen le plus sûr & le plus facile qui nous soit connu.

Une seconde maniere qui répand les maladies, c'est cette cause générale dont nous ne connoissons que les effets, & que nous appellons constitution de l'air ou maniere d'être. On l'a appelée épidémique : mais ce mot, par une suite de notre légéreté nationale, qui fait tout vieillir, & souvent dénature jusqu'à sa propre langue, est encore devenu terrorifique ou allarmant. Donnons donc aux maladies qui

dépendent de l'air, ou de la saison, ou des lieux, le nom de maladies populaires; c'est précisément le sens qu'exprime le mot grec *Epidemios*, usité par Hippocrate pour exprimer ces maladies. C'est ainsi qu'en introduisant dans notre langue un mot grec dont nous avons oublié le sens, nous en avons fait un fantôme qui épouvante le peuple, parce qu'il n'en comprend ni l'origine, ni la véritable application. Cette cause des maladies se réunit-elle à ces germes plus fixes, que des hardes, des marchandises ont conservés nombre d'années, transportées au-delà des mers; tandis que résidant dans une maniere d'être de l'air, l'autre plus volatile, est aussi plus passagere? Cela est probable.

Après avoir parlé des miasmes fixes & des constitutions de l'air comme causes des maladies, il faudroit discuter les causes endémiques & idiosyncrasiques, c'est-à-dire, attachées à un local, un pays ou à un corps naturellement mal sains; nous aurions à récapituler alors l'humidité & la mal-propreté, ainsi que les maladies héréditaires, qui sont sans nombre. Tantôt ces diverses causes viennent se heurter, se repousser (la petite-vérole préserve de la peste); tantôt se combiner & se compliquer par leur réunion, comme dans le sujet du présent mémoire, & tantôt peut-être s'entre-détruire. Lorsqu'une affection très-grave, une maladie dangereuse a lieu, elle en obscurcit une autre qui étoit moindre, quoique plus ancienne. Nous avons vu une multitude de gales arrêtées & suspendues par la fievre & la bouffissure. Nous avons vu cette année la petite-vérole survenir à un soldat qui avoit des chancres bien prononcés: *La cadette* se porta avec affluence sur la partie qu'avoit couronnée l'aînée; & la desquamation de celle-là, qui est une maladie aiguë, emporta celle-ci, qui est chronique, sans mercure ni autres remedes que la fievre variolique.

Nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit de l'état d'épuisement & de mal-propreté où se trouvoient

les prisonniers : ils étoient jaunes, défaits, courbés de fatigue & d'inanition ; plusieurs se plaignoient de douleurs au cardia, de coliques & de diarrhées bilieuses ; ils avoient peu de fievre ; au point que, quoique malades, à peine un sur cinquante a été saigné. Aucun n'avoit la langue noire ni épaisse, mais elle étoit aride & raccornie ; aucun ne paroissoit avoir la fievre putride & maligne que leurs hardes ont communiquée. Il est plus que probable que ces haillons contenoient des germes fébriles, qui, à l'instar d'un 20e, d'un 100e de goutte de pus variolique, sont venus s'implanter dans nos corps au moyen de l'inspiration & de la déglutition, pour y développer une fermentation morbifique plus ou moins prompte & plus ou moins dangereuse, selon l'intensité de la cause, sa permanence plus ou moins soutenue, & selon la disposition des sujets. La nature seule combat toutes les maladies : si le fait est vrai, il ne l'est pas moins qu'elle est plus ou moins victorieuse selon les forces du sujet, ou la foiblesse de la cause. Si quelques-uns de nos malades en ont été quittes pour des fievres éphémeres, des sueurs copieuses, un vomissement, deux ou trois jours de dégoût ; si quelques-uns d'entre nous, sans se préoccuper, ont eu, sans autre cause apparente, de ces maux de tête tenaces & profonds pendant plusieurs jours, de ces courbatures douloureuses qui faisoient plier les membres durant le jour, & les empêchoient de dormir pendant la nuit ; n'est-il pas probable que c'étoient là les premiers degrés, les premieres atteintes de la maladie, auxquelles la santé & la propreté ont pu résister ?

Parmi nos malades, il n'en est pas de plus à plaindre que les officiers de santé, non parce qu'ils sont plus exposés, car ils le sont peut-être moins à raison de l'habitude qu'ils ont de vivre avec les malades ; mais par le peu de secours qu'ils obtiennent de la médecine. Ce n'est pas non plus faute de confiance de leur part,

ni faute de zele de la part de ceux qui les saignent ; c'est plutôt par crainte de se tromper, c'est en voulant se diriger eux-mêmes : tandis qu'un excès de précaution & d'empressement seroit déjà un obstacle de notre part. On sait que la multitude de remedes & de médecins sont nuisibles au traitement méthodique, & par conséquent à la guérison des maladies. Nous devons ajouter, que si les officiers de santé sont au-dessus du commun des hommes par leurs lumieres & par leur courage, ils sont souvent au-dessous lorsqu'ils tombent malades. Il en est peu qui s'abandonnent de bonne heure à un médecin, pour qu'il puisse agir & sentir sa responsabilité. Nous nous portons tous auprès d'un collegue malade, & nous sommes comme les amis, les parents, les époux auprès des leurs, trop empressés pour les bien diriger. Nous ne donnons pas trop de remedes ; ce ne fut jamais le goût d'un malade qui a l'esprit sain, ni celui des vrais médecins. Nous n'offrons pas non plus chacun un biscuit, du vin, de la confiture ; nous n'insultons pas à ce point la raison ni le bon sens : mais notre zele, nos sollicitudes nous embarrassent, & un véritable ami est toujours un pauvre médecin.

Nota. Nous n'avons point négligé les procédés de Morveau, pour désinfecter les salles ; mais, comme nous n'en avions pas de rechange, & que l'acide muriatique incommode les malades, le lait de chaux, la propreté, l'eau, les fumigations de vinaigre & de genievre, ont été employés. Nous avons aéré nos salles, au point que le vent frais qui incommodoit souvent nos malades, les a garantis de l'infection. Mais, comme ces moyens ont besoin d'être sans cesse renouvellés ; comme les infirmiers, ni même tous les officiers de santé n'en sentent pas autant la nécessité, il faut applaudir au moyen proposé par le conseil de santé, le 7 ventôse de l'an 2, isoler les lits, ne pas doubler les malades, ni tripler les rangs des salles que momentanément, & lorsqu'on est assez en mesure pour doubler & tripler les moyens de salubrité, afin d'en balancer les inconvénients.

OBSERVATIONS ajoutées au Mémoire imprimé à Grenoble, au commencement de germinal an 5, concernant la Fievre putride ſoporeuſe.

LES obſervations rédigées par les officiers de ſanté de l'hôpital militaire de Grenoble, ne portoient que ſur un mois d'intervalle & de traitement. Depuis cette époque, un ſecond mois s'eſt écoulé : la maladie eſt à-peu-près terminée ; nous avons pu ajouter les rechûtes qui l'ont ſuivie, les nouvelles maladies qu'elle a occaſionnées, & enfin les tranſitions de ſon état à celui de ſon déclin & de la convaleſcence.

Des perſonnes eſtimables par leurs talents & leur philanthropie, ayant trouvé que nous n'avions pas parlé de la maladie des priſonniers Autrichiens avec aſſez de détail ; ſans croire mériter ce reproche, le motif en eſt trop pur pour ne pas y répondre.

Notre but étoit de raſſurer la confiance & la tranquillité publique ; d'offrir à nos collegues & à nos chefs nos moyens de guériſon ; d'invoquer leurs lumieres & leurs conſeils. L'accueil qu'ont fait à ce mémoire l'Adminiſtration centrale du département de l'Iſere, le cit. Paſcalis, commiſſaire-ordonnateur ; l'empreſſement des Inſpecteurs généraux à nous répondre, à fortifier nos lumieres & à ſoutenir notre courage par leurs conſeils, étoient autant de motifs pour éclaircir des doutes, pour faire part de la ſuite de nos ſuccès & de nos malheurs avec le même zele & la même franchiſe que nous avons mis dans le précédent mémoire.

Des Maladies des prisonniers Autrichiens.

Lieutand (1) & Haller (2) sont les seuls médecins qui nous ont fourni quelques faits analogues à l'état d'épuisement fébrile dans lequel se trouvoient les prisonniers Autrichiens. Hoffmann (3), parmi les causes générales de la débilité, a bien parlé de l'épuisement, suite des excès de fatigue : mais aucun de ces graves auteurs n'a rapporté d'observation conforme à celle dont nous avons parlé. Boerhawe & Zimmermann (4) ont parlé des effets terribles de l'air chaud infecté par l'exalaison d'une multitude de personnes ou d'animaux renfermés dans des prisons, dans des étuves, &c. Mais pour traiter ces prisonniers, il a fallu observer pas à pas les indications symptomatiques de ces fievres, que nous désignerons sous le nom de *fievres malignes bilieuses par épuisement.* Il a fallu porter un coup-d'œil attentif & observateur sur la complication dangereuse de la mal-propreté habituelle de ces prisonniers, & sur la contagion que leurs hardes communiquoient ; tandis que ceux qui les portoient n'avoient point & ne communiquoient pas eux-mêmes la même maladie.

La chûte & le discrédit du papier-monnoie en brumaire, frimaire & nivôse de l'an 4, nous avoient déjà fourni à l'hôpital militaire de Grenoble des fievres analogues. Nous avions appris combien le vin & les aliments sont indispensables au soldat en route, & sur-tout aux voituriers, qui fatiguent davantage.

Nous vîmes à cette époque, mais c'étoit en automne,

---

(1) De l'échauffement ; précis de méd. I, 112. De l'épuisement, p. 115. *Æstus morbosus, &c. virium exolutio. Hist. Anat. med.* 233 & 234.

(2) *Humorum acrimonia spontan. Physiol. Hall.* VI, 166 & suiv.

(3) *De virium lapsu oper.*, tom. II, 267 & suiv.

(4) *Chemia* I, 148, expér. en méd. II, 362 & suiv.

ſaiſon bilieuſe & humorale, des fievres éphémeres en apparence, devenir jaunes, compliquées de ſéchereſſe à la langue, de proſtration de forces, de ſentiments douloureux vers le creux de l'eſtomac & le bas-ventre, des fievres malignes enfin de ſept à huit jours. Il fallut de légers évacuants acidules, de la limonade, des boiſſons vineuſes, des bains de pieds fréquents, des bains frais même, pour calmer cet épuiſement bilieux & fébrile, qui en quatre à cinq jours nous enleva pluſieurs malades.

Eſt-ce notre noviciat ou notre exactitude dans l'art de guérir, qui nous font rencontrer des maladies nouvelles, ou que nous n'avons ſu retrouver dans les auteurs? Les perſonnes éclairées en jugeront.

Les priſonniers Autrichiens arrivoient excédés de fatigue, d'ennui, de langueur, & de cardialgies douloureuſes. Pluſieurs avoient une diarrhée bilieuſe, quelquefois diſſenterique. Tous les malades avoient le teint jaune, terreux, baſané, & tiraillé par une eſpece de grimace ſardonique que l'on obſerve dans toutes les affections du diaphragme & de l'eſtomac. Leur pouls étoit fébrile, fréquent, ſans être élevé. La peau, tantôt aride, brûlante, & tantôt graſſe, onctueuſe & fétide.

Le vin donné dans le bouillon & la limonade, qui nous avoient réuſſi pour les ſoldats & voituriers de l'armée attaqués de fievre & d'épuiſement l'automne derniere, ne réuſſirent pas pour les priſonniers Autrichiens. Le trop grand nombre de malades ne nous permit pas d'employer autant de bains que nous l'aurions déſiré. Les farineux, l'eau de riz, l'émulſion, les bains de pieds, les doux évacuants avec le tamarin, la teinture de rhubarbe avec la crême de tartre, la thériaque le ſoir, donnés avec circonſpection : tels furent les ſecours adminiſtrés contre une maladie que nous n'avions pas obſervée, & dont on ne trouve pas aſſez de détail dans les auteurs. Des priſonniers Autrichiens, Croates, Polonois, Cophtes même, dont

les races, la langue & les habitudes rendoient l'état plus difficile & plus incertain ; une fievre bifarre, occafionnée par la fatigue, l'ennui, les mauvais gîtes, & le manque de nourriture, que des convois trop nombreux n'avoient pu manquer d'occafionner & d'aggraver : voilà ce qui fit fuccomber les uns plutôt, les autres plus tard, felon leurs forces phyfiques, felon les reffources de la nature & les fecours qui leur furent adminiftrés. Au lieu de fe repofer & de recevoir fur les lieux quelques fecours, ces hommes ne vouloient pas fe féparer de leurs camarades, ils fe trainoient, ou étoient portés fouffrants jufqu'aux hôpitaux les plus prochains.

Qu'on n'imagine pas que nous voulions taxer de négligence ou d'inhumanité ceux qui les conduifoient : nous aimons à croire qu'il n'y avoit qu'impoffibilité de mieux faire dans ces circonftances. A travers les Alpes & les montagnes qui leur font attenantes, le retréciffement des vallées & des gorges difperfe les hommes & force la population de fe proportionner à l'étendue des localités. Dans ces pays, par-tout, les villes, bourgs & villages font moindres que dans les plaines : les fubfiftances fuperflues attirent les hommes. Mais, lorfque des pays reffertés par les torrents & par les montagnes manquent de fubfiftances, les hommes font obligés de fe reverfer ailleurs pour s'en procurer ou en faire naître. C'eft ce qui fait dire en paffant, que, malgré les facrifices & les foins paternels du gouvernement pour les pays pauvres des montagnes & des frontieres, les hommes & les richeffes s'écouleront des montagnes, comme les eaux & les terres, au moyen des torrents, vers les plaines & le centre des grands états, pour s'y accumuler, s'y confondre & s'enfevelir.

Laiffons parler Haller fur les effets de la fatigue & le défaut d'aliments, (Phyfiol. VI, 167 & fuiv.). Lorfque notre fang & nos humeurs font expofés à la chaleur, par l'excès de fatigue ou le défaut d'aliments, ils fe putré-

fient ; l'eſtomac & les inteſtins perdent leur action, & les hommes périſſent promptement ; l'haleine devient fétide & inſupportable ; il ſurvient des agitations, des douleurs, des angoiſſes, des hémorragies ; les idées ſe troublent, les muſcles entrent en convulſion, & la fureur précede la mort. De maniere que la fievre aiguë de cette eſpece eſt d'autant plus prompte que le ſujet eſt plus robuſte & plus vigoureux. Il y en a qui périſſent le 2.e, le 3.e ou le 4.e jour. C'eſt ce que le récit de pluſieurs priſonniers incarcérés nous a appris.

Voilà bien les baſes élémentaires des altérations putrides de la bile & des autres ſucs. Mais il nous eût fallu des faits particuliers, & nous n'avons pu en recueillir d'aſſez analogues à celui qui s'eſt préſenté.

Les germes infects qu'ont répandus les hardes & habillements des Autrichiens ſur les officiers de ſanté, les employés & les infirmiers de l'hôpital de Grenoble, avoient-ils ou n'avoient-ils pas agi ſur ceux qui les portoient ? C'eſt très-douteux, car leurs maladies étoient des fievres bilieuſes gaſtriques, accompagnées d'angoiſſes douloureuſes : elles étoient plus promptes & plus meurtrieres que celles des Français ; mais elles n'obſervoient aucune marche réguliere.

Tel eſt le caractere convenu des fievres malignes. Leur marche eſt inſidieuſe, c'eſt-à-dire inattendue & trompeuſe. Ici elle étoit en outre très-courte, très-biſarre & très-irréguliere. Le citoy. Fournier, officier de ſanté, & le cit. Meliere, qui ont donné leurs ſoins à un grand nombre de priſonniers, ont obſervé que ces priſonniers étoient également atteints de la fievre maligne des hôpitaux ou des priſons. Ils en ont fait deux claſſes générales :

1.° La fievre maligne avec langue ſeche, ſtupeur, délire obſcur, tremblement des membres, &c., qui duroit 12 ou 14 jours, quelquefois juſqu'à 25 ; mais ſans apparence de criſes, ſans régularité :

2.° La même fievre compliquée de diarrhée bilieuſe & diſſenterique, plus meurtriere encore que la premiere.

Dans celle-là, la limonade, le bouillon dans le vin, les juleps acidulés, le quinquina & les émulſions.

Dans celle-ci, les eaux de riz, les décoctions blanches, les teintures de rhubarbe avec la crême de tartre, le diaſcordium, la thériaque le ſoir, les crêmes de riz, la bouillie & panades pour aliments. Voilà les baſes du traitement.

Ils ont, comme nous, obſervé que la décoction de kina, celle de ſerpentaire, les juleps camphrés, ont été d'un grand ſecours à pluſieurs. Mais, lorſque ni les opiatiques, ni le vin, ni les farineux, ne pouvoient arrêter le teneſme, ſur-tout s'il étoit ſanguinolent, les malades périſſoient ſous peu de jours. Ils n'ont fait ſaigner perſonne. Nous avons fait ſaigner deux Autrichiens parmi les premiers arrivés, qui étoient plus robuſtes, moins épuiſés. Il en mourut moins alors, parce que c'étoient des jeunes gens de Vienne, qui, en ſe rendant, avoient capitulé pour qu'on leur laiſſât leur argent & leurs effets. Ce qui les ſervit en route, & fit qu'ils furent moins malades & moins épuiſés.

Sur la Fievre putride vernale de l'an 5.

Les inſpecteurs généraux du ſervice de ſanté, par leur lettre du 14 germinal, en réponſe de celle qu'un de nous leur avoit écrite le 8, en approuvant le traitement adopté, obſervent que « quoique le vent du nord qui a régné de-
» puis un mois, ait pu donner lieu à quelques ſymptômes
» inflammatoires dans les premiers temps de la maladie,
» l'indication tirée des fatigues, de l'épuiſement, du ré-
» gime *aſthenique* (1) & des affections de l'ame qui ont

(1) Mot grec qui ſignifie *foibleſſe*.

» précédé, & ſur-tout de la proſtration, qui arrive du » 5 au 7 de la maladie, rendent ſouvent ſuſpecte l'éva- » cuation du ſang par la ſaignée. Ils redoutent également » les purgatifs. Ils nous rappellent que les médecins qui » ont mieux réuſſi dans le traitement de ces fievres, ont » cherché à relever les forces des malades par un régime » acidule & nourriſſant, par le vin & les toniques, & » par les ſtimulants, dans le cas de proſtration : que le » quinquina, ſur-tout ſa teinture ſpiritueuſe, ont eu le plus » grand ſuccès ; qu'ils ſont convaincus que nous l'avons » employé ».

Cette lettre en réponſe à une des nôtres, dans laquelle nous n'avions pu faire entrer tous les détails conſignés dans le mémoire imprimé que les inſpecteurs généraux ont reçu quatre jours après, n'embraſſe que le plan général du traitement des fievres putrides des hôpitaux. Elle n'a pu diſtinguer l'état différent & preſqu'oppoſé de la maladie des priſonniers Autrichiens, de celui des ſoldats Français, que nous n'avions pu ſuffiſamment caractériſer nous-mêmes dans une lettre. Si notre mémoire imprimé a pu laiſſer ſubſiſter quelques idées ſur l'identité de ces deux maladies, nous allons nous empreſſer de les détruire.

Les priſonniers Autrichiens étoient atteints d'une fievre bilieuſe par épuiſement, mal-propreté, fatigue, noſtalgie, défaut d'aliments & de repos : c'eſt un fait. Cette fievre étoit très-aiguë : ſa durée n'étoit que de 8 à 10 jours. Le pouls étoit fréquent, irrégulier, ſouvent peu différent de l'état de ſanté. La peau ſeche & aride, ſouvent brûlante, quelquefois graſſe & fétide ; & le teint terreux, grimacier ou décompoſé des malades, faiſoit mieux connoître leur maladie, que la marche du pouls, que les redoublements & les périodes, car cette fievre n'en avoit pas.

La fievre putride des volontaires de la 58.e demi-brigade, que les officiers de ſanté de la ville & nous, avons obſervée

dans Grenoble & ſes environs, avant leur arrivée, avoit au contraire tous les caracteres de la fievre ſynoque putride des auteurs. Elle s'eſt propagée & aggravée ſur les infirmiers & les employés de l'hôpital ; elle s'eſt atténuée au contraire lorſqu'elle a pris des jeunes gens au-deſſous de 18 ans, & lorſqu'elle a eu régné un mois environ. Cette fievre a paru d'abord pendant le premier ſeptenaire, & lorſqu'elle étoit bénigne, chez peu de perſonnes à la vérité, avoir la marche d'une ſynoque ſimple, celle d'une fievre ſanguine ou inflammatoire du printemps. Tandis que, lorſque des perſonnes âgées, foibles, mal conſtituées en étoient attaquées ; lorſque des hémorragies trop conſidérables & réitérées la compliquoient ; lorſque des perſonnes ſujettes à des diarrhées & à des affections de l'ame, & ſur-tout des infirmiers âgés & anciens à l'hôpital en étoient atteints, elle devenoit fievre maligne & nerveuſe. C'eſt alors que nous avons vu les vers, le délire, les convulſions, les ſoubreſauts des tendons rapprocher les fievres du printemps, les ſynoques ſimples & putrides, du typhus, de la fievre des camps, des hôpitaux & des priſons. Enfin, les pétéchies & les parotides ont été obſervées ſur quelques ſujets. Ces variétés obſervées dans la ſaiſon du printemps, dans le même pays, dans le même hôpital, & pendant la même conſtitution épidémique, ſuffiſent-elles pour autoriſer le rapprochement de ces diverſes eſpeces de fievres ? Lorſqu'elles ſe trouveront, comme ici, influencées par la ſaiſon & par la même cauſe, oui ; nous n'en doutons pas. Car, que ſont les genres & les eſpeces, ſi leurs caracteres ne coincident pas avec leur traitement ? Ils ſont nuls, ſyſtématiques & embarraſſants pour la pratique. Au contraire, lorſque la même conſtitution, la même cauſe & le même traitement ſe rencontrent, leur marche eſt connue ; leur traitement eſt aſſuré : il porte ſur des baſes inébranlables, ſur les indications naturelles, ſur l'expérience de pluſieurs ſiecles & de divers pays.

Autant nous étions embarrassés pour trouver un traitement convenable & approuvé pour les fievres des Autrichiens, autant les fastes de la médecine nous en ont offert avec profusion pour la fievre putride : c'est ce que nous avons donné à entendre, p. 4 du premier mémoire. Nous avons dit que les maladies des soldats de la 58e demi-brigade avoient plus intéressé l'art de guérir & les citoyens ; c'est-à-dire, leur maladie intéressoit, en ce qu'étant connue, nous avons ajouté à l'expérience & à la conviction des médecins, notre expérience particuliere : tandis que pour la fievre des prisonniers Autrichiens, sans oser affirmer que nous avions posé la premiere pierre de l'édifice, nous n'avons eu d'autre expérience que celle que nous avions faite, il y a six mois, sur quelques voituriers de l'armée & sur des soldats tombés malades dans un état de fievre & d'épuisement, lors du discrédit subit du papier.

Mais, en compulsant les écrits des meilleurs auteurs, nous n'en avons trouvé aucun qui eût eu à traiter autant de fievres putrides que nous dans cette occasion. Il est même assez rare qu'ils aient présenté leurs observations sous forme d'éphémérides ou de constitution. La plupart, & presque tous, ont traité de la fievre putride en général, sans dire en quel lieu & dans quelle saison elle a paru. Or, si tous les observateurs sont aussi convaincus de l'influence des saisons & des climats sur les maladies populaires, il falloit prendre pour base la saison du printemps, & rappeler que celles-ci ont régné à Grenoble, sur des prisonniers Autrichiens & sur des soldats Français venant d'Italie. Il reste maintenant à résoudre quelques questions qui se présentent naturellement, & dont la plupart nous ont été faites par de jeunes officiers de santé, par des administrateurs, des magistrats, des médecins même.

1.° Qu'est-ce que la fievre synoque simple ?

2.° En quoi differe-t-elle de la fievre synoque putride ?

3.° En quoi different des deux premieres, les fievres putrides malignes, connues ſous le nom de *typhus*, de fievres des camps, des hôpitaux, des armées & des priſons? De fievres pétéchiales, peſtilentielles, contagieuſes, &c.

Hippocrate, le premier & le plus grand médecin, n'a pas perdu ſon temps à la recherche des fievres; il en a connu les caracteres, les a eſquiſſés à grands traits: il a rarement parlé de leurs cauſes, jamais de leurs définitions.

Depuis Galien juſqu'à Sauvages, à Queſnay, &c. Staalh, de Haen, Bordeu, Barthez, de Grimaud, &c. ſe ſont exercés dans l'examen de la nature des fievres. Tous ont échoué, parce que la fievre, bien-loin d'être une maladie ſimple, n'eſt que le concours de pluſieurs cauſes contre leſquelles ſe révoltent & ſe ſoulevent le principe de la vie, l'action du cœur, celle des arteres, modifiées par leurs acceſſoires & leurs antagoniſtes, la ſenſibilité des nerfs, l'irritabilité des fibres & la contractilité de toutes nos parties; les fievres, en un mot, ne ſont pas ſuſceptibles de définition: leur eſſence nous eſt inconnue, leurs cauſes ſe confondent, ou nous échappent en ſe multipliant: il ne nous reſte d'elles que leur ſignalement, d'après leurs principaux caracteres, leurs ſymptômes, leur marche, leur durée & leur terminaiſon. En les obſervant fréquemment liées ou aſſociées à certaines cauſes, nous avons acquis quelques données éthiologiques ou prophylactiques, qui nous aident à les connoître & à les traiter: mais, comme ces cauſes, ſouvent affoiblies par des cauſes contraires, ou par la réſiſtance des organes, par des maladies oppoſées du ſujet, deviennent nulles ou défigurées, c'eſt-à-dire, méconnoiſſables dans pluſieurs cas, il en réſulte qu'il eſt plus qu'inutile, car il eſt dangereux pour le malade & pour le progrès de l'art, de s'y appeſantir.

Auſſi, la théorie de tous les médecins differe, tandis que la pratique ſe reſſemble: celle-là les éloigne & fait traiter l'art de conjectural; tandis que celle-ci les rapproche tous.

C'eſt parce que celle-là eſt l'ouvrage de l'homme, le produit de l'eſprit, l'enfant de l'imagination. La pratique, au contraire, tient à la nature; elle eſt forcée de la ſuivre pas à pas, elle tend à ſeconder ſes généreux efforts. La nature ſeule guérit les maladies, comme elle réunit les os & les chairs diviſées & ſéparées; c'eſt elle qui ſans ceſſe rappelle les hommes de bonne foi à leurs devoirs: ſi l'entêtement, le préjugé & l'intérêt y réſiſtent, le temps & l'expérience en font juſtice, & la poſtérité retrouve des vérités, en vain repouſſées par l'opinion du jour la plus accréditée.

La fievre ſynoque ſimple, ne dure que ſept à huit jours; elle eſt continue, elle a lieu toutes les heures de la journée, ſans intervalle, ſans intermiſſion; ce qui n'empêche pas qu'elle ne redouble, ou ne ſoit plus forte le ſoir que le matin. Telle eſt la marche de la nature dans la diſtribution des forces organiques de l'eſpece humaine en Europe: nous ſommes plus gais, plus agiles, plus libres d'eſprit & de corps le matin que le ſoir. Il paroît que cela tient à ce que le jour nous invite au travail, & la nuit au repos. D'autres pourront chercher à démêler les influences de la lumiere ſur la vie, celle des ténebres ſur la mort; l'une donne avec le ſecours des plantes, l'oxygene pur; l'autre, du carbonne: mais il y a loin de l'eſpece humaine aux plantes. D'ailleurs, nos habitudes, la liberté de penſer & de modifier l'animal par les travaux de l'eſprit, tiendront toujours les influences morales au-deſſus de l'analyſe, & hors de toute meſure.

Une indigeſtion, la débauche, les excès, & quelquefois le défaut d'aliments, donnent lieu à des fievres de quelques jours: on les nomme éphémeres, ſi elles n'atteignent pas le ſeptenaire. Mais entre les fievres de ce nom & les ſynoques qui ſe prolongent au-delà de huit jours, entre ces dernieres & les ſynoques putrides, il ne ſauroit y avoir de limites, ni de terme fixe entre les eſpeces qu'un plus

grand nombre de caracteres rapproche & qu'un petit nombre éloigne pour en faire des variétés ; il n'exiſte pas de limites non plus.

Ces principes poſés, nous voyons une piqûre, un clou, un panaris, une éréſipele, la piqûre des guêpes, abeilles, des orties même, ainſi que des médicaments âcres, les liqueurs, les purgatifs, les ſtimulants, &c. exciter des fievres : les plaies, les contuſions, l'accouchement, les affections morales, en occaſionnent auſſi ; mais leur intenſité & leur durée dépendent moins de ces cauſes, que de la diſpoſition des ſujets : les uns en ſont plus malades, d'autres en ſont plus affectés, d'autres ne le ſont pas du tout. Nous préſumons que ces cauſes ſtimulantes peuvent agir comme le pus variolique inoculé ou introduit naturellement : il excite une fievre variolique plus ou moins grave, putride même avec pétéchies, vers, convulſions ; tandis que le même virus à même doſe, ne produit qu'une fievre ſynoque ſimple ſur le plus grand nombre, quelquefois nulle, ſi le ſujet a eu la petite-vérole, ou s'il n'a pas de diſpoſition à la prendre dans ce moment.

La fievre ſynoque ſimple eſt donc une fievre aiguë & continue de huit à douze jours, ſans ſymptômes dangereux.

Mais la ſynoque putride en differe par ſa durée de quatorze à vingt-un jours, par des ſymptômes plus graves, & ſur-tout par l'embarras de la tête, la ſéchereſſe & la noirceur de la langue. Qu'eſt-ce qui peut donner aux individus cette diſpoſition aux fievres putrides ? Des excès, l'intempérance, les chagrins, les affections de l'ame, la diarrhée trop prolongée, les hémorragies outrées, une chambre trop chaude, trop renfermée, des matieres impures, des mauvais ſucs ſur les premieres voies ; ſoit que des paſſions, des affections de l'ame aient troublé les digeſtions, ſoit que des œufs, du poiſſon ou des viandes gâtées aient été introduites dans l'eſtomac étant déjà corrompues. S'il eſt prouvé que toutes ces cauſes ont

excité la fievre, il eſt prouvé auſſi que des eſtomacs robuſtes leur ont réſiſté, & que des Kamſchadales ſe ſont nourris avec du poiſſon pourri, qui eût empoiſonné d'autres hommes. Il arrive enſuite que l'air frais, les boiſſons, l'exercice, la gymnaſtique, l'hygiene, la médecine même ont combattu & détruit toutes ces cauſes. Mais nous renverrons à l'homme de loi dont nous avons parlé dans le premier mémoire, pag. 6, le ſoin d'en faire la recherche & l'analyſe. Ici, il s'agit d'ajouter des faits à la maſſe précieuſe de bonnes obſervations de médecine qui exiſtent.

La fievre putride a rarement lieu avant l'âge de quinze ans, & rarement deux fois la vie. Sydenham, Queſnay & autres, avoient donc raiſon de la regarder comme une fievre dépuratoire ou épuratoire; c'eſt-à-dire, qui purifioit les humeurs, & raffermiſſoit la ſanté par des évacuations.

L'aridité & la noirceur de la langue, qui, jointe aux douleurs des lombes, aux courbatures qui précedent la maladie, & à la durée de 14 à 17 jours, formant à-peu-près ſon caractere, ſont une maniere d'être qui n'eſt pas aiſée à définir. La noirceur de la langue ſur-tout, que les uns regardent comme ſigne ſuſpect de malignité; d'autres, comme ſymptôme inflammatoire, tient préciſément de ces deux états. Mais, autant cette croute noire & tenace en abrege le terme en les éloignant du grand danger & de la marche prolongée des fievres nerveuſes, autant elle les éloigne des fievres ſynoques ſanguines & ſimplement inflammatoires. Ce ſymptôme, en un mot, n'eſt dangereux, qu'autant qu'il eſt joint aux ſoubreſauts des tendons, au tranſport, à l'aſſoupiſſement prolongé durant le jour & durant plus de cinq à ſix jours conſécutifs. Mais, dans ces derniers cas, elle eſt d'un mauvais caractere: c'eſt la fievre maligne & ſoporeuſe des hôpitaux, des priſons & des armées; le *typhus*, la fievre pétéchiale, &c. dont nous parlerons à l'article ſuivant.

Au contraire, lorſque la langue eſt brune, noire, ſans autres ſymptômes alarmants, mais ſimplement avec une fievre ſoutenue; les ſelles, les ſueurs, la tête & la reſpiration étant libres; c'eſt une fievre ſynoque putride, très-commune en hiver & au printemps, en ville comme dans la campagne, qui a même lieu en été, mais avec des redoublements, des remiſſions marquées, & des amas de bile, qui ſont, non la cauſe, mais le produit de ces fievres d'été.

Cette noirceur de la langue n'a pas lieu, ſi la fievre eſt benigne; elle n'a pas lieu non plus ſi elle doit être longue & dangereuſe; elle n'a pas lieu encore chez les tempéraments délicats, rarement chez les femmes; elle n'arrive que très-tard, ou n'a pas lieu du tout, lorſque des hémorragies conſidérables ou des diarrhées de pluſieurs jours ont affoibli le malade au commencement de ſa maladie.

Cet état nous paroît dépendre de la diatheſe inflammatoire, qui vraiment domine pendant le premier ſeptenaire de la maladie, & du défaut de ſecrétion du mucus de la langue, qui eſt ſuſpendu pendant le 2.e ſeptenaire. Le miaſme qui ſe développe en nous, ou qui cauſe cette fievre, ſeroit-il de nature ſédative à pouvoir engourdir le cerveau & les nerfs? L'état de ſtupeur, d'indifférence du malade, ſon inſenſibilité, le dégoût, les nauſées, l'aridité, le raccorniſſement tremblotant de la langue, nous autoriſent à le préſumer. Les bons effets du kina, de l'opium même dans pluſieurs cas de cette eſpece, lorſque la pléthore a été ſuffiſamment diminuée, ſoit par la diete, par le progrès de la fievre, ſoit par la ſaignée & les évacuations, confirment cette éthiologie. On ne doute plus aujourd'hui des effets ſtimulants de l'opium: on ne doute pas même qu'il ne ſoit auſſi propre quelquefois à réveiller les malades aſſoupis, qu'à procurer du ſommeil à ceux qui en ſont privés. Depuis que les médecins ſont bien convaincus que la nature guérit, il ſemble qu'elle n'a

beſoin le plus ſouvent que d'être aidée, ou même contrariée, pour que de ſuite elle prenne ſa marche naturelle pour la guériſon.

Nous parlerons plus bas des bons effets du quinquina, dans le traitement de cette fievre; mais ce ne pourra être que lorſque nous aurons bien fait ſentir ſes liaiſons inſéparables avec les fievres nerveuſes, malignes ou contagieuſes, le *typhus*. Ici, il eſt bon de répéter ce que ſavent tous les bons praticiens: qu'il ne faut pas ſe preſſer de relever les forces contractiles des organes, dans le temps d'orgaſme, de pléthore, d'irritation au commencement; mais qu'il faut préparer le malade de bonne heure aux ſalutaires effets des toniques, en préſervant les forces de ſuccomber, de ſuffoquer même ſous le double conflict de la réaction vitale, inſurgée contre le ſtimulant de la maladie & la pléthore occaſionnée par le mouvement, la chaleur & la raréfaction des humeurs.

La fievre ſynoque putride eſt donc une maladie grave de quatorze à dix-ſept jours, moins commune que la fievre ſynoque ſimple, plus fréquente que la fievre maligne; mais qui tenant de l'une & de l'autre, les maſque, ſe lie avec elles, & les rapproche.

Des Fievres malignes.

Outre les douleurs des membres & des reins, outre les courbatures & les friſſons vagues, irréguliers, qui précedent les fievres putrides, des douleurs fixes à la tête, des nauſées, l'intenſité plus forte de ces avant-coureurs, les fortes paſſions, l'épuiſement, le chagrin, les travaux forcés, le manque d'aliments, leur mauvaiſe qualité, le mauvais air, l'infection précédente, &c. amenent peut-être les fievres malignes.

Si, à ces cauſes, celles de la ſaiſon d'été, les pays chauds, humides & marécageux, les veilles, les maladies régnantes, les vers, &c. viennent ſe réunir, on a de

plus la complication des fievres remittentes bilieuſes, des intermittentes & des fievres lentes nerveuſes.

Les grands raſſemblements, un grand nombre de malades, le défaut d'air, la mal-propreté; le voiſinage des hardes, des linges ſales, des cloaques, des diſſenteriques des lieux infects, rendent ces fievres pétéchiales & contagieuſes, ou communicatives.

En 1788, nous avons vu périr cinq malades de ſuite, dans un coin de ſalle, un angle à l'abri de tout courant d'air: la fievre maligne s'y développoit au bout de huit à dix jours, ſans que nous puſſions croire que la cauſe en étoit attachée à cet angle ou aux bois de lit. Depuis qu'on a iſolé, eſpacé nos lits, percé les ſalles par des ſoupiraux au ras des planchers & en haut, nous n'avons plus éprouvé de ſemblables malheurs. Ce ne ſeront pas les ſeules découvertes que les guerres de la révolution nous auront fait faire; tant d'officiers de ſanté inſtruits ont été répandus dans les armées, qu'une fois réunis, par le concours de leurs lumieres, l'art de guérir, comme la liberté en France, étonneront l'univers par leurs progrès.

Un jeune homme âgé de 24 ans, chargé de ſurveiller le ſervice des ſalles, tomba malade quinze jours après l'arrivée des priſonniers Autrichiens. Il portoit un cautere au bras depuis un an, pour des maux d'yeux. Il étoit foible, pâle, mangeant beaucoup de viande. Il prit la fievre putride maligne; mais, ſoit la diarrhée pendant les 5, 6, 7, 8, ſoit la foibleſſe de ſon tempérament, la langue ne fut noire & la tête priſe que le 15. Il étoit tenu à la limonade, l'eau de riz, la décoction blanche. Il alla ſous lui du 13 au 25: on lui adminiſtra le quinquina en poudre le matin, & la thériaque le ſoir, afin de modérer la diarrhée. Sa maladie fut très-longue; & il tomba dans une fievre lente, ayant une petite toux & des ſueurs colliquatives le 32.e de ſa maladie.

Un cautere au bras, bien ſuppurant, n'a donc pas empêché

empêché l'infection : la foibleſſe du ſujet paroît ſeulement avoir ralenti la marche de la maladie.

Pluſieurs infirmiers ſont tombés malades après avoir réſiſté à de violentes douleurs de tête & à un peu de fievre pendant ſix à ſept jours. Leur pouls étoit tout tremblotant, petit, irrégulier & intercadent, lors de leur entrée dans la ſalle.

L'un très-robuſte, âgé de 50 ans, & très-coloré, fut ſaigné au pied en entrant. Il buvoit, & ſe privoit de viande depuis huit jours. Il fut affaiſſé & rêva la nuit ſuivante : le lendemain on lui mit les véſicatoires. Il mourut le ſoir du 3.e

Un ſecond, malgré le pouls convulſif & tremblotant, balbutiant ſans ceſſe, prit le tamarin & le julep camphré ; les véſicatoires furent appliqués ; il ſua ; & ſa fievre devint bénigne, réguliere le 5.e jour, le 10.e de ſa maladie.

Un troiſieme prit ſa maladie parmi les priſonniers Autrichiens convaleſcents, placés dans un nouvel hôpital, après qu'il y eut reſté huit jours. On ne peut ſavoir s'il n'étoit pas infecté, ayant ſervi à l'hôpital auparavant. Il arriva dans le même état le 4 de ſa maladie : nous le crûmes perdu, tant ſa phyſionomie, ſes ſens internes & ſon pouls étoient décompoſés. Il vomit ; prit de l'infuſion de camomille & de la ſerpentaire le ſoir : il ne ſua point. Le lendemain, deux larges véſicatoires. Le 4.e ou 8.e de l'invaſion, on lui adminiſtra un gros de kina en poudre le matin, & les bols de camphre le ſoir : le pouls toujours tremblotant comme celui des agnoniſants : bouillon mêlé au vin trois fois par jour : décoction de kina émulſionné. Le 6.e, il remit ſon argent, & crut qu'il alloit mourir. Pas du tout : il reprit ſes ſens & un peu ſon pouls. Les véſicatoires ſuintoient, mais ne ſuppuroient pas. On inſiſta ſur l'uſage du quinquina le matin ; camphre & ſerpentaire le ſoir. Le 8.e jour, parurent deux paro-

tides : le pouls fut régulier, mais foible. Le malade périt le 18. Il fut toujours pâle & il eut peu de chaleur depuis le commencement.

Un autre infirmier, jeune & bien conſtitué, avoit eſſuyé une fievre putride de 25 jours, en vendémiaire dernier. Le 28 ventôſe, 18 jours après l'entrée des Autrichiens, il la prit de nouveau. Elle fut ſi violente que le 9.e jour il perdit connoiſſance, & reſta, la bouche ouverte, noire & ſeche, juſqu'au 14. Nous lui donnâmes du kina, mais à petite doſe : nous n'avions pas encore appris ſes bons & prompts effets contre cette maladie. La langue s'humecta, il reprit ſes ſens, entra en convaleſcence, & fut debout après un mois de maladie.

Nous avons eu pluſieurs rechûtes, mais parce que les malades étoient ſortis quelques jours trop tôt, à cauſe du grand nombre qui encombroit l'hôpital. Leurs maladies ne reſſembloient point à la premiere. C'étoient des fievres de deux ou trois jours, par accès irréguliers ſuivis de ſueurs, ſans proſtration, ſans langue chargée ni noire ; c'étoient ſouvent des fautes de régime, le concours de la foibleſſe avec l'abus d'aliments, du peu de choix, un peu de vin. Une ou deux purgations, les apozêmes amers, la décoction de kina avec le ſel, quelquefois le diaſcordium le ſoir, ſuffiſoient pour les rétablir.

Le nombre de malades rentrés & rechûtés fut de 10 à 12 ſur 300. Il en périt 3 : l'un preſque ſubitement durant la nuit, un autre d'hémorragie par le nez, & un troiſieme d'épanchement dans la poitrine. Parmi ceux reſtés le temps convenable à l'hôpital, il n'y eut que quatre rechûtes ; aucun ne périt. En général, la maladie étoit aiguë, circonſcrite & bien terminée avant le 18.e jour. La convaleſcence n'étoit que de 10 à 12 jours : de maniere que la plûpart des malades ſortoient vers la fin du mois.

Nous avons vu quelques fievres ſynoques ſimples, mais en petit nombre, à peine ſur un dixieme des malades.

Les fievres putrides & malignes en formoient les deux tiers pendant un mois, depuis le 15 ventôſe au 15 germinal. Pendant la ſeconde quinzaine de ce dernier mois, elles furent au-deſſous de la moitié des malades entrés comme fiévreux.

Les fievres putrides nerveuſes & malignes ; le typhus, avec ſon appareil formidable d'aſſoupiſſement, d'irrégularité du pouls, de tremblement dans les mains dès les premiers jours, ne ſe firent remarquer que ſur environ 30 malades ſur 300 : ce qui fait un dixieme. Plus de la moitié en périt ; car il en périt 18 ſur 30. Mais ces ſymptômes allarmants, & preſque toujours mortels, lorſqu'ils ont lieu lors de l'entrée des malades dans l'hôpital, parurent les 9, 10, 11, 12 & 13, ſur un très-grand nombre, ſans pour cela être mortels.

En général, la marche de cette fievre putride étoit ſuivie & aſſez réguliere : elle ne changea pas de ce qu'elle étoit lorſque nous en avons tracé le tableau, page 10 du précédent mémoire ; ſeulement elle ne fut plus auſſi dangereuſe après un mois de ſa durée, quoiqu'elle parut avec la même intenſité. Les malades qui ſe prolongerent juſqu'à 40 jours, furent à peine de 20 ſur 300.

Comment ſe fait-il que toutes les épidémies, la petite-vérole, les fievres populaires, les diſſenteries, la gale même, ſoient plus graves dans leur commencement que vers la fin ? C'eſt que tout ſe fait par périodes & par révolutions dans la nature : c'eſt que, de quelle maniere qu'agiſſent les miaſmes ou virus des maladies, ils perdent, ſinon de leur intenſité par nos ſoins, du moins ils épuiſent le nombre de ſujets diſpoſés à les contracter, & elles finiſſent par n'en trouver, par la ſuite, qu'un petit nombre diſpoſés à les recevoir & à les développer ; c'eſt enfin, parce que toutes les épidémies poſſibles, indépendamment de la cauſe, ſouvent contagieuſe ou communicative, en trouvent une plus générale & plus active dans la diſpo-

sition des sujets. Ici, par exemple, la constitution seche du printemps avoit augmenté la diathese inflammatoire & propre à cette saison. Cette cause étoit générale ou populaire : la disposition particuliere des individus y a ajouté, y a greffé & adapté la synoque putride ou dépuratoire pour plusieurs ; car ces deux maladies existoient, quoiqu'en petit nombre, dispersées çà & là en ville & en campagne, avant l'arrivée des prisonniers Autrichiens. Les hardes de ces derniers y ont ajouté l'infection, qui l'a communiquée & l'a rendue plus dangereuse & plus meurtriere, sur-tout à ceux qui, comme nos infirmiers, joignoient aux deux premieres causes une disposition contractée par leur habitude, leur long séjour dans les hôpitaux, & la malpropreté dont ils ne savent ni ne veulent se garantir.

Nous avons cru pendant long-temps, qu'il étoit très-rare que le même homme eût deux fois dans sa vie une fievre putride ; nous avons cru aussi que la force de l'habitude pouvoit nous permettre de fréquenter les hôpitaux, les prisons & les amphithéâtres, sans danger d'y contracter des maladies : ces deux assertions sont vraies, mais elles ne le sont pas sans exception. L'un de nous contracta une fievre putride des plus fortes à 17 ans : il fut sans connoissance & sans mouvement une nuit entiere du 16 au 17.e jour; il l'avoit contractée ayant un rhume de cerveau, dans un pays froid, en mars, en servant & veillant un homme qui mourut de la même maladie. A 48 ans, une fievre d'hôpital, plus dangereuse, le prit une seconde fois, le tint 13 jours dans le délire, ayant des véficatoires aux quatre membres ; la fievre a cessé le 22.e jour : il resta couché à plat dans son lit pendant vingt autres jours, pouvant à peine élever la tête pour prendre des soupes, qu'il digéroit très-bien : c'étoit en germinal an 2.e : il y avoit très-peu de fievres putrides alors dans l'hôpital où il faisoit le service. Pendant sa premiere maladie, il eut l'avantage

d'éprouver le ſommeil de l'agonie (1) pendant la nuit du 16 au 17; mais il fut rétabli le 30 : pendant la ſeconde, il fut moins bas, mais plus long-temps & plus dangereuſement malade. Lors de la premiere, il étoit jeune; la nature fut aidée, & ne fut point contrariée : dans la ſeconde, a des inquiétudes morales il ajouta une imprudence; il ſe fit vomir violemment lors de l'invaſion de la forte fievre, après en avoir négligé les préludes : il fut gratifié du ſoin de ſes collegues : quatre véſicatoires lui furent appliqués; l'extrait de kina, l'eſprit de mindererus, unis au camphre, mixtion terrible pour un tempérament ſanguin, lui furent prodigués. C'eſt ainſi que, tantôt négligés, tantôt par excès de ſoins & de remedes, les officiers de ſanté malades ſont les plus malheureux des hommes : c'eſt ainſi que, plus expoſés aux dangers, ils n'en ſentent que plus les conſéquences. Mais ce n'eſt plus d'eux qu'ils doivent s'occuper; c'eſt de leurs devoirs, c'eſt du progrès de leur art & du ſalut de l'humanité entiere.

Ces obſervations générales & diſſéminées dans les deux mémoires, préſentent quelques réſultats intéreſſants ſur la marche, ſur la nature, ſur le traitement prophylactique ou préſervatif, & ſur la guériſon des fievres putrides. Nous ne nous départirons pas de l'idée que nous avons ſuivie, que dans cette épidémie vernale la fievre ſynoque ſanguine,

---

(1) Perſonne ne nous enviera cet avantage; nos lecteurs en riront, en feront une plaiſanterie; car, en France, ſur quoi ne plaiſante-t-on pas ? On a vu des plaiſanteries ſur la guillotine, ſur les excès, les crimes que cette légéreté avoit peut-être excités : on a plaiſanté ſur la révolution, l'objet le plus grave & le plus ſérieux qui puiſſe occuper les méditations des ſages. Cependant, Galien trouvoit un grand avantage à être d'un tempérament délicat, ne fût-ce que pour mieux ſentir & pour avoir éprouvé pluſieurs maladies. Ainſi, outre que nos maladies nous apprennent à mieux juger celles d'autrui qui leur ſont analogues, elles nous donnent auſſi des leçons & des ſouvenirs plus ineffaçables.

la fievre putride, la fievre maligne ou typhus, la fievre lente nerveuſe d'Huxam, la fievre pétéchiale & les fievres peſtilentielles, nous ont fourni pluſieurs variétés qui les rapprochent.

RÉFLEXIONS ſur cette Fievre, ſur la Contagion, & les moyens préſervatifs.

La fievre ſynoque ſanguine a lieu au printemps, lorſque les ſujets ſont ſanguins, vigoureux; lorſque des fatigues, des excès, des ſuppreſſions ou retentions de quelques évacuations ajoutent à cette cauſe. Elle a lieu encore, mais plus rarement, dans les autres ſaiſons, lorſque l'intenſité de ces mêmes cauſes, ou des cauſes particulieres, viennent ſe réunir.

Pendant les ſix ou ſept premiers jours, ſes ſymptômes reſſemblent tellement à ceux de la fievre putride, qu'il eſt ſouvent impoſſible de les diſtinguer. Durant le printemps, l'une & l'autre débutent rarement par un friſſon : au contraire, rarement ſans friſſon en été & en automne. Il paroît que le friſſon dépend de l'état des premieres voies, plus robuſtes au printemps, plus foibles en été; ſoit par une diſpoſition humorale, un amas de bile; ſoit par une diatheſe particuliere des organes digeſtifs dans cette ſaiſon.

Dès leur début, cependant, les ſymptômes de la fievre putride ſont plus graves; les douleurs plus vives, plus rébelles; les laſſitudes, les foibleſſes, plus réelles ou plus abſolues. Des remedes irritants, draſtiques, le vomitif même, donnés mal-à-propos, trop tôt ou trop tard, dans ces maladies, changent quelquefois, à ce qu'il paroît, la fievre ſynoque ſimple en ſynoque putride. On peut, on doit même, & preſque toujours, faire vomir légérement dans l'une & dans l'autre, avant qu'elles aient acquis leur intenſité; car, dans ce dernier cas, les ſecouſſes du vomitif les irritent, les aggravent & les dénaturent. Une foule

de paſſages d'Hippocrate & des anciens atteſtent ces vérités ; mais il n'appartient qu'à l'expérience ſage & réfléchie d'en ſentir le prix, d'en faire l'application (1).

La fievre ſynoque putride a lieu ſpontanément dans toute ſaiſon ; elle dure au-delà de 14 jours : elle ſe montre rarement chez les enfants & les perſonnes délicates ; mais plus ſouvent chez les hommes robuſtes. Elle a rarement lieu deux fois la vie dans toute ſa force : mais la choſe devient poſſible, lorſque la mal-propreté, l'infection, le reſſerrement des malades, la rendent contagieuſe ; mais alors, elle prend le nom de fievre maligne.

Les fievres malignes, nerveuſes & contagieuſes, ne ſont donc que la fievre ſynoque putride, compliquée par l'infection du local, par les vers, les poiſons, les affections de l'ame, les tempéraments délicats, épuiſés, &c. Les miaſmes, & la pourriture des matieres animales & végétales, les rendent telles. Les premiers étant déléteres & ſédatifs, les rendent ſoporeuſes, nerveuſes, convulſives ; tandis que les miaſmes des marais, les vapeurs humides, les rendent bilieuſes, remittentes, doubles tierces ou tierces continues.

La ſaiſon de l'hiver les rend pleurétiques, catharrales : le printemps les rend inflammatoires pendant le premier ſeptenaire, humorales & bilieuſes pendant le ſecond.

La fievre cauſée par les miaſmes corrompus, par l'infection ſeule, & indépendante de la conſtitution de l'air & de la diſpoſition du ſujet, peut n'être que de quatre jours, de ſept jours ou de pluſieurs ſemaines, ſelon que la cauſe eſt ſimple, compliquée, expulſée d'abord, bien ou mal

---

(1) Il faut rarement purger au commencement des maladies aiguës ; & lorſqu'il le faut, ce doit être avec beaucoup de précaution. Aphor. I. 22, 23, 24. Sect. II. 29. IV. 2, 10. Il ne faut pas purger au commencement, ſans qu'il y ait turgeſcence (indication), & le plus ſouvent elle n'exiſte pas. L. c. I. 22, &c.

traitée, ou retardée par la foibleſſe du ſujet, &c. *Voyez* Lind, ſur la *Contagion*.

Les mêmes ſymptômes n'indiquent la même maladie qu'autant que la ſaiſon eſt la même (1); & il y a plus à craindre de troubler par des évacuations forcées & répétées, que de laiſſer agir la nature. Cependant, dans tout cas de ſoupçon d'épidémie ou d'infection, un vomitif doux, dans un véhicule ſudorifique ou diaphorétique, au commencement, eſt ſouvent un remede ſouverain. Lind, dans ſon ouvrage ſur les fievres & la contagion; Sydenham, Huxam, Grant & pluſieurs autres, en rapportent des preuves que notre propre expérience vient de confirmer. Mais il faut, pour cet effet, ſaiſir le moment des premiers préludes de la maladie; car il eſt dangereux de donner le vomitif & la ſerpentaire, même la camomille, lors de l'intenſité de la groſſe fievre avec rougeur, chaleur âcre à la peau, &c.: la ſaignée alors eſt préférable; mais elle doit être faite avec circonſpection.

Les maladies, les remedes, & ſur-tout la ſaignée, qui en eſt un bien grand, n'ont qu'un temps, ſouvent un jour, une heure même de favorable, pour la guériſon.

Durant l'épidémie qui vient d'avoir lieu à l'hôpital de Grenoble, où ſe rencontroient quelques fievres ſynoques ſimples, & un grand nombre de fievres putrides, la ſaignée a été d'une très-grande utilité: mais, il faut le répéter pour la troiſieme fois, c'étoit au printemps; nos malades étoient des jeunes gens vigoureux & aguerris, qui avoient beaucoup fatigué, & bu du vin pendant leur route, qui avoit duré environ un mois, à travers les neiges des Alpes. Autant nous avons été prodigues du ſang français, dans cette occaſion, autant nous étions avares du ſang des

---

(1) Stoll, monit. & præcepta febr. §. 835. *Hinc tempora oportet ſolertiſſimè ſemper expendere!* L. c. §. 838.

priſonniers, de celui des vieillards, des vétérans, des infirmiers, &c. pendant la même maladie.

Tous les grands praticiens ont fait ſaigner dans les fievres éminemment aiguës : il n'eſt pas juſqu'à la fievre jaune du Sénégal, où des hémorragies journalieres & copieuſes aient quelquefois ſauvé la vie au malade (1). Les Egyptiens ſaignent pour la peſte & la diſſenterie (2); les Américains, pour la fievre jaune, &c. Or, nous ſavons que la marche de ces maladies eſt une fois plus rapide; car le malade eſt hors de danger ou mort le ſeptieme, ſouvent même le quatrieme.

On craint la ſaignée dans les fievres malignes, à cauſe de la proſtration des forces, qui arrive après le ſeptieme jour, même le quatrieme, ſi c'eſt en été : mais eſt-ce par épuiſement ou ſuffocation des forces? Qui eſt-ce qui ignore le danger de la réaction vitale ſur un corps vigoureux? Chez les jeunes gens, dans un pays & une ſaiſon froide, le malade n'étant épuiſé ni par l'âge, ni par la maladie, la fievre n'ayant pas eu le temps encore de convertir le ſang en ſueur, en bile & en urines; que deviendra-t-il, lorſque raréfié par la fievre chez un ſujet robuſte, il ne pourra ſe faire jour par les narines; vers la peau, par la ſueur; vers le foie, en augmentant les ſecrétions, &c.? Il arrivera que la pléthore fébrile, jointe à l'effet des miaſmes, qui ſont de nature ſédative, concentreront, retiendront le ſang vers les parties précordiales, ſur les viſceres, le cerveau même. Si la maladie étoit moins aiguë, c'eſt-à-dire, ſi au lieu de ſept jours,

---

(1) Voyez Schotten, fiev. du Sénégal. Paris, in-8°, 1785, p. 56 & ſuiv. Voy. Iſert, voyages en Guinée, p. 235 & ſuiv.

(2) *Proſper Alpin*, *med. Ægypt.*, fol. 53 & ſuiv. *Item Bontii*, *med. Indor.*, 32. Lind parlant des fievres des pays chauds, dit très-judicieuſement, que la ſaignée proportionnée à la violence de la fievre, & pratiquée au commencement, eſt le meilleur moyen d'amener les remiſſions déſirées; mais qu'elle doit être faite avec beaucoup de précautions. Vol. II, p. 3.

elle en employoit quatorze pour parvenir à ſon plus haut période d'intenſité, la ſaignée ſeroit moins urgente : mais alors elle devient humorale, ſuſceptible de criſe & de coction. Nous aurions, dans ce cas, juſqu'au douze, au treize même, pour pouvoir ſaigner. L'un de nos officiers de ſanté malade, le cit. Delorme, n'a été ſaigné que le onze ; mais il étoit ſanguin & phlegmatique, d'une taille grêle, qui jointe à un dévoiement de quatre jours, avoit ralenti la marche de ſa maladie pendant les premiers temps. Cependant la ſaignée le onze lui fut ſalutaire : elle fut indiquée, forcée même par un tranſport qui lui faiſoit voir des militaires armés dans ſa chambre & qui le tenoit debout, & dans des alarmes qui l'euſſent bien plutôt épuiſé que la ſaignée. Le cit. Girard, au contraire, autre officier de ſanté qui nous a péri, n'étoit déjà plus en état d'être ſaigné le ſix ; il avoit le pouls petit, irrégulier, & le teint livide ou plombé. C'eſt alors le moment d'appliquer les véſicatoires. Nous ne connoiſſons plus d'autre reſſource en pareil cas. Si la fievre qu'ils excitent, donne lieu à une raréfaction dangereuſe du ſang, c'eſt un malheur : mais il ſeroit plus dangereux encore de chercher à réveiller alors le pouls par la ſaignée. Il n'eſt plus temps. En 1795, au printemps, des fievres ſynoques bilieuſes & pleurétiques, rarement compliquées de noirceur à la langue & de malignité, eurent lieu dans notre hôpital : la ſaignée réuſſit très-bien, ſans être indiquée par la fréquence, l'élévation du pouls, ni par la chaleur & la couleur vive de la peau ; mais elle l'étoit par les forces du ſujet, par la ſaiſon du printemps & par la rapidité de la maladie. La ſaignée alors élevoit le pouls & animoit le teint ; elle ſembloit exciter le développement de la fievre en même temps.

Enfin, il nous a paru que, lorſque les ſujets ſont jeunes & pléthoriques, plus la fievre eſt vive, plus ſa marche eſt rapide ; plus la ſaiſon approche du printemps & des pays froids & ſecs, plus la ſaignée eſt urgente & néceſſaire.

Mais, après avoir insisté à préconiser le grand moyen de régulariser la fievre & de sauver les malades, ce seroit trahir la bonne cause & même la vérité, que de ne pas en faire sentir les inconvénients. Lorsque nous avons dit, que presque toujours une seule saignée de dix à douze onces a suffi (1.er mémoire, p. 25, &c.), c'étoit dire combien nous avons été réservés, même timides à son égard. Lorsque nous avons observé (p. 11, 16, &c.), que les hemorragies modérées ont été salutaires, tandis que déjà nous avions appris, ce que de nouvelles expériences sur cinq à six malades n'ont cessé de nous confirmer, que les hémorragies qui ont été trop abondantes & réitérées, les ont fait rechûter, nous avons cru pouvoir assurer que le nommé Auger (p. 26) est mort faute d'avoir été saigné. Mais nous devons ajouter présentement qu'un autre militaire nommé Rovera, également de la 58.e demi-brigade, ayant eu plusieurs hémorragies, en est mort à la fin, le 27.e jour de sa maladie. N'est-ce pas avouer notre crainte sur les dangers de la saignée?

Nous avons lu ce qu'on a écrit de plus intéressant sur les fievres putrides; nous avons exercé plusieurs années dans une ville où se trouvent des hôpitaux, des prisons & une population de 25 mille ames. Si l'expérience, appuyée sur celle de nos aïeux, pouvoit encore laisser des doutes ou des préjugés, les lumieres de tant de collegues qui nous entourent, & qui souvent nous éclairent & nous encouragent, nous auroient rassurés.

Aux yeux des praticiens il pourra paroître que nous nous sommes trop appesantis sur la nécessité & sur la précaution qu'exige la saignée: tandis que ceux qui n'ont pu encore éprouver leur jugement & leur sagacité au chevet des malades, mettront ces réflexions au nombre de tant de systêmes qui n'ont fait que retarder leur marche en ornant leur esprit. Ceux qui nous jugeront mieux, verront peut-être la peinture fidelle des doutes & des em-

barras que nous avons éprouvés : nous conſentirons même volontiers à ce qu'ils y trouvent la meſure de notre ſavoir. Quoiqu'en publiant cet écrit, nous n'ayons eu d'autre but que de ſatisfaire à nos obligations & d'ajouter quelques faits aux recueils précieux de l'art de guérir, nous ſommes éloignés de vouloir gêner la liberté des opinions. Nous la provoquerons au contraire : il s'agit du progrès de l'art, il s'agit du bien de l'humanité. Il nous reſte à parler des moyens préſervatifs de contagion dans les hôpitaux.

Moyens prophylactiques.

Dans les hôpitaux, un bon portier, une bonne adminiſtration ; des infirmiers-majors probes & inſtruits ; des officiers de ſanté ſéveres, mais éclairés & juſtes : voilà les quatre baſes ſur leſquelles roule cet édifice précieux pour la vie des hommes. Leurs fonctions ſont diſtinctes, mais toutes également importantes. Sans leur accord & leur harmonie mutuelle, les talents & la vertu viennent ici échouer & s'enſévelir avec les bras les plus précieux, pour le maintien de la république & de la conſtitution. Les moyens de ſalubrité ſont confiés à tous. Nous n'avons pas beſoin de prouver que chaque individu en a beſoin pour ſa propre conſervation : mais tous n'en ſentent pas également le prix ; tous ne ſont pas auſſi en état de les mettre à exécution.

Pendant que nous mettions à profit les inſtructions des inſpecteurs généraux, des anciens conſeils de ſanté, des légiſlateurs, & que par un dévouement éclairé nous faiſions exécuter ce que notre propre expérience, les circonſtances & les localités exigeoient de nous ; pendant que les ſalles des fiévreux étoient tenues ouvertes jour & nuit ; les linges & les hardes, ſurveillés & enlevés à meſure des dangers ; les ſalles ſanifiées avec l'eau de chaux & autres moyens connus ; un excellent infirmier-major, le citoyen

Sachet, crainte de vol, entrepoſoit momentanément dans un cabinet ſans cheminée, qu'il occupoit ſur l'eſcalier, le linge ſale dont il étoit chargé. C'eſt à cet abus que nous devons ſa perte. Pouvons-nous ſurveiller les individus, & ſur-tout les employés, qui ne ſentent pas eux-mêmes l'importance de la propreté, ni le danger des abus d'infection? Ce fait ſeul prouvera juſqu'à quel point notre prévoyance doit ſe porter, & juſqu'à quel point elle peut être ſurpriſe. C'eſt ici que l'on prouve cette vérité avancée par Howard, « qu'une vigilance continuelle eſt néceſſaire » pour contre-balancer la tendance funeſte qu'ont tous » les établiſſements publics à dégénérer en abus ».

Outre les lavages, la propreté des ſalles, il faut ſans ceſſe avoir l'œil attentif ſur le changement des lits, paillaſſes, matelas, & des couvertures, lorſqu'elles ſont mouillées, ou lorſqu'elles ont ſervi pour des malades atteints de maladies qui font craindre la contagion. Il nous reſte préſentement à parler d'un moyen de ſalubrité auſſi sûr que peu diſpendieux & à la portée de tous. Que n'eſt-il permis aux officiers de ſanté, comme aux premiers Hébreux, qui dirigeoient les hommes, d'envelopper d'un ſaint myſtere, d'un cérémonial religieux, les pratiques les plus ſimples, afin de les faire obſerver? Le peuple aime le merveilleux, & ſe laiſſe prendre par le charlataniſme. Mais nous officiers de ſanté, qu'on abreuve ſi ſouvent de ridicule; nous qu'on ne craint pas d'aſſimiler à de vils charlatans, qui en uſurpent le nom, comme le fripon celui d'ami & d'honnête homme pour mieux égorger; nous amis de l'humanité ſouffrante, qui ſavons encore la conſoler, lors même que nous ne ſaurions la guérir, nous ne partagerons jamais les ruſes groſſieres de ces vrais empoiſonneurs de la morale publique, de ces fripons, qui ne ſe vantent d'être médecins & habiles guériſſeurs, que pour mieux ſurprendre la crédulité.

Préſentons donc ingénument à des hommes, à des

républicains, à la vérité encore novices, nos moyens ſimples, comme nos actions ; offrons-leur ce tribut de nos veilles, de nos hommages, & de l'expérience, que nous avons achetée en commun. S'ils les mépriſent, le temps les fera reſſortir, & en fera juſtice.

En 1792, nous eûmes près de 80 diſſenteriques, ſur 100 malades. Ces maladies étoient ſi preſſantes que les traces en exiſtoient depuis le milieu des ſalles juſqu'aux latrines. Après avoir fait ratiſſer & laver le plancher, nous nous avisâmes, comme moyen de propreté, de faire répandre un lait de chaux récent ſur le plancher : moyen qu'un manque de local nous avoit prouvé, quatre mois auparavant, n'être pas dangereux, pour y avoir fait coucher les malades le jour même. Le lendemain, quel fut notre étonnement ! plus de mauvaiſe odeur dans les ſalles, plus d'infection : & dès ce moment, aucun malade ancien ne contracta la diſſenterie dans l'hôpital comme auparavant. Quinze jours après, l'infection de la ſalle & celle des malades s'étoit fait appercevoir de nouveau ; nous eûmes recours au lait de chaux : nous l'étendîmes à pluſieurs autres ſalles ; il produiſit par-tout les mêmes effets. Plus de doute alors ſur ſon efficacité. Depuis cette époque, ce moyen a été conſtamment employé & a conſtamment réuſſi.

Nous fîmes part de cette découverte au conſeil de ſanté. Ses membres nous répondirent que ce moyen n'étoit pas nouveau ; qu'en 1748 il avoit été employé à Oſtende ; mais que nous avions le mérite de l'avoir reſſuſcité Nous ſavons que la chaux fut, depuis bien des années & depuis des ſiecles, employée pour hâter la deſtruction des cadavres. Dans le recueil des pieces concernant les exhumations de Dunkerque, on lit, pag. 25, 60, 61 & ſuiv., que MM. Laborie, Parmentier & Cadet Devaux propoſerent le lait de chaux avec confiance, comme moyen ſuffiſant pour *réduire les cadavres à un état inodore*. Un

fait positif & très-approchant de celui qui nous occupe, c'est le succès obtenu par John Witte, chirurgien anglois, rapporté dans la relation de son voyage à Botani-Bay, pag. 6. Voici ses expressions : « Je proposai à M. Hunter, » commandant le *Syrius*, de faire blanchir avec la chaux » vive les cases des condamnés à être déportés, afin de » prévenir l'humidité qu'occasionnent l'haleine & la transpiration pendant la traversée : ce qui fut exécuté ; & » j'eus le plaisir de voir que le succès avoit surpassé mes » espérances ». *Nota* que le voyage en mer dura depuis le 7 mars 1777, jusques au 20 janvier 1788 : ce qui fait environ neuf mois & demi.

CONCLUSION.

Les détails que nous venons de consigner dans deux mémoires, sont le fruit des méditations & des réflexions que nous a pu permettre le service de l'hôpital. Elles se ressentiront sans doute des distractions inséparables de de notre état. Elles ne sont pas rédigées avec ordre, ni peut-être avec assez de clarté. Heureux si en nous privant des ressources que le cabinet, les auteurs & nos collegues du civil auroient pu nous offrir, elles ont pu nous préserver des délires de l'esprit, des remplissages de l'imagination ! Nous allons en présenter le résumé par articles : les hommes de l'art expérimentés pourront les juger. Dans d'autres temps, nous donnerons le journal des constitutions annuelles que vingt années d'exercice nous ont fourni. Mais nous n'avons pas dû laisser échapper la plus importante de toutes les occasions qui se sont offertes, celle qui durant l'intervalle de moins de deux mois nous a présenté plus de 200 fievres aiguës, dont plus de la moitié étoient des fievres synoques putrides semblables, qui, dans la pratique ordinaire, ne se présentent qu'en détail & une à une.

1.° La fievre synoque inflammatoire ou sanguine, qui a lieu assez ordinairement durant la saison du printemps,

paroît dépendre du changement inévitable qu'éprouvent le ſang & les humeurs, lors du paſſage d'une température froide à une autre plus tempérée.

2.° La ſurabondance des ſucs digeſtifs, l'abus des alimens, leur mauvaiſe qualité, en accumulant des matieres impures ſur les premieres voies, paroiſſent rendre ces fievres humorales, bilieuſes, même putrides. Leur durée alors eſt prolongée du double, & elles ne peuvent guérir ſans coction. La fievre & ſa durée pendant 14 jours, en ſont les inſtruments & les remedes.

3.° Les matieres putrides, les poiſons, les miaſmes contagieux produits par les matieres animales, par le défaut d'air, par la corruption, par l'accumulation des perſonnes dans un local trop reſſerré, rendent ces fievres malignes, nerveuſes & contagieuſes. Parmi les cauſes de contagion, il eſt prouvé que les hardes, le linge, & ſurtout les laines & habits, ſont plus contagieux que les malades; que les cadavres le ſont moins que les malades, & les malades moins que leurs vêtements.

4.° Les diſpoſitions à la fievre ſynoque ſimple ſont combattues par le repos, par la ſouſtraction des aliments, par les boiſſons délayantes & par la ſaignée.

5.° Les fievres humorales, gaſtriques, bilieuſes ou putrides, que le praticien ne peut ſouvent diſtinguer au commencement, ſont combattues par la diete, les vomitifs doux, les acidules, les bains de propreté, & la ſaignée, ſi elle eſt indiquée, même après l'émétique, ou le ſoir du même jour.

6.° La contagion peut exiſter avec les deux cauſes précédentes de maladie, avec une d'elles, ou ſeule & ſéparément. Dans les deux premiers cas, elle eſt ſubordonnée à la marche & à la durée de ces fievres; & dans le troiſieme, elle n'en a pas de fixe, ni pour le danger de la maladie, ni pour ſa durée. Elles dépendent de l'état du ſujet, de

l'intenſité

l'intenſité des cauſes & de la maniere dont les malades ſont traités. La contagion peut être expulſée par la ſueur, le vomiſſement, en un, trois, quatre ou ſept jours, ainſi que Lind & nous, l'avons obſervé.

7.° La durée de la ſynoque ſimple, eſt de 7 à 10 jours; celle de la ſynoque putride, de 14 à 17, quelquefois 21 : la fievre maligne ordinairement plus longue, eſt auſſi quelquefois plus courte.

8.° L'expérience nous a appris, que lorſque la contagion donnoit lieu à la fievre, elle ſe montroit entre le 10.e & le 15.e jour après le contact.

9.° Que les corps cacochimes n'en étoient pas toujours à l'abri; mais qu'ils y étoient moins expoſés.

10.° Que la réunion de ces trois cauſes, la conſtitution inflammatoire, la ſynoque putride, & la contagion, exigeoient la ſaignée chez les jeunes ſujets robuſtes, avant le 7.e jour; mais que le teint livide & plombé, le tremblement des mains, la petiteſſe & l'intercadence du pouls, excluoient ce moyen d'une maniere abſolue.

11.° Que l'application des véſicatoires au gras des jambes, au bras, même à la nuque, ſont le remede le plus ſalutaire & le plus urgent dans ce cas.

12.° Que la camomille, la ſerpentaire, le camphre & le nitre peuvent être employés avant l'intenſité de la fievre & dès le moment de ſon déclin; mais avec précaution, lors de ſon intenſité ou de ſon plus haut période.

13.° Que le vin ordinaire, le vin de quinquina, & la poudre de cette écorce, peuvent être employés avec avantage après le 7.e jour: que le quinquina en ſubſtance, ſur-tout après le 10, le 11, le 12, & même plus tard, donné le matin à la doſe d'un gros, dépouille ſubitement la langue, fait tomber la croute noire qui la recouvre, rétablit la ſecrétion & le renouvellement du mucus; fait paſſer le malade à une prompte convaleſcence, d'au-

tant plus à desirer, que dès qu'elle retarde après le 20, elle est d'autant plus longue & plus incertaine.

Tels sont les apperçus de notre expérience contre les fievres, pendant l'intervalle des deux mois ventôse & germinal an 5, dans l'hôpital de Grenoble, où le nombre des malades a été journellement de 300 à 866, parmi lesquels se sont trouvés 1200 prisonniers Autrichiens; environ 600 Français, dont 200 ont eu des fievres aiguës; & plus de 100, la fievre synoque putride.

La mortalité n'a pas été considérable; elle ne fut jamais moindre dans l'hôpital parmi les soldats Français. Mais la maladie a été funeste à 200 Autrichiens, à 12 infirmiers ou employés de l'hôpital, & à 2 officiers de santé: tandis que, sur environ 600 militaires Français, le nombre des morts n'arrive pas à 20.

Dans d'autres saisons, dans d'autres pays & d'autres circonstances, on sera obligé de suivre une autre marche. En offrant au public celle que nous avons suivie, nous avons eu pour objet d'exciter nos collegues à mieux faire à nous faire part de leurs réflexions; nous n'avons jamais prétendu faire en deux mois une regle générale.

A GRENOBLE,

De l'Imprimerie de Vᵉ Giroud & Fils, place aux Herbes.